

LE GOÛT DES CENDRES

Seb Le Réveur



Le Goût des Cendres

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : La poussière du retour	4
Chapitre 2 : Le choc des retrouvailles	10
Chapitre 3 : L'ombre des fûts	16
Chapitre 4 : Sueur et vendanges	20
Chapitre 5 : Le venin de l'héritage	29
Chapitre 6 : Peau contre écorce	32
Chapitre 7 : Les comptes du péché	37
Chapitre 8 : L'ivresse du pouvoir	41
Chapitre 9 : Le secret du terroir	48
Chapitre 10 : L'alliance interdite	54
Chapitre 11 : L'orage sur les ceps	58
Chapitre 12 : La morsure du soupçon	65
Chapitre 13 : Le goût du cuir	72
Chapitre 14 : Le déclin du maître	73
Chapitre 15 : La chambre des secrets	79
Chapitre 16 : Le sacrifice du tanin	84
Chapitre 17 : L'incendie intérieur	88
Chapitre 18 : La lie du destin	92

Chapitre 1

La poussière du retour

La poussière calcinée de la piste n'était pas seulement collée à ses bottes ; elle semblait avoir migré sous sa peau, s'infiltrant dans ses pores comme un remords fossilisé. Enzo coupa le moteur de la vieille décapotable. Le silence qui suivit fut plus violent que le fracas mécanique. C'était le silence de Valombre, une chape de plomb chauffée à blanc par un soleil de juillet qui ne connaissait aucune clémence. Autour de lui, les vignes s'étendaient comme une armée de suppliciés, les ceps noueux tordus par les décennies, griffant une terre ocre et assoiffée. L'air vibrait, saturé par le bourdonnement frénétique des cigales, un cri strident qui semblait scier les nerfs.

Il resta un instant immobile, les mains crispées sur le volant en cuir craquelé. L'odeur l'assaillit immédiatement : ce mélange indéfinissable de terre brûlée, de fermentation acide s'échappant des chais lointains, et de jasmin agonisant. C'était l'odeur de son enfance, mais aussi celle de sa démission.

— Tu as mis le temps, Enzo.

La voix de Michel tomba des marches du perron, lourde, chargée de la lie d'un vin trop vieux, dépourvue de l'inflexion du pardon. Son père se tenait là, une silhouette massive sculptée dans le chêne sombre de l'entrée. À soixante ans, le patriarche du domaine n'avait rien perdu de sa superbe autoritaire, bien que ses mains, posées sur la rambarde en fer forgé, fussent plus noueuses que les racines de ses propres vignes. Ses yeux, gris comme le schiste des coteaux, scrutaient son fils avec une curiosité clinique, comme s'il évaluait la qualité d'une récolte après un orage de grêle.

Enzo sortit de la voiture, sentant la chaleur du sol traverser ses semelles. Chaque pas

vers la demeure ancestrale était une lutte contre l'instinct de fuite.

— Père.

Ils ne s'embrassèrent pas. À Valombre, on ne s'étreignait que pour étouffer l'autre. Michel tourna le dos, un signal muet pour l'inviter à entrer dans la pénombre salvatrice du grand vestibule. À peine le seuil franchi, le choc fut presque sensuel. La fraîcheur des murs de pierre enveloppa Enzo comme un linceul humide. Ses pupilles se dilatèrent.

C'est alors qu'il la vit.

À l'étage, sur la galerie en surplomb, une silhouette se découpait contre la lumière crue d'un vitrail. Elle ne bougeait pas. Elle attendait. Enzo sentit un froid polaire lui figer les entrailles, un contraste saisissant avec la moiteur de sa propre chemise collée à ses muscles. Cette inclinaison de la tête, cette façon de poser une main sur le montant de bois... Le passé lui barrait déjà la route.

— Viens, Enzo, fit Michel sans se retourner. Viens saluer Nina. Elle a hâte de faire ta connaissance... officiellement.

Le mot résonna comme un couperet. Ils montèrent l'escalier de pierre, dont chaque marche semblait absorber le bruit de leurs pas. À mesure qu'il approchait, les détails s'affinaient, cruels. Nina portait une robe de soie liquide d'un vert émeraude si sombre qu'il paraissait noir. Le tissu épousait les courbes de son corps avec une impudeur calculée, révélant la pointe de ses seins que le froid de la demeure semblait avoir éveillés. Ses cheveux noirs étaient désormais domptés en un chignon sévère qui dégageait une nuque d'albâtre.

Lorsqu'il arriva à sa hauteur, l'odeur le frappa avant le regard : un mélange de lys fané et de musc métallique. Un parfum de prédatrice.

— Nina, ma chère, voici mon fils, Enzo, déclara Michel en posant une main possessive sur la hanche de la jeune femme. Enzo, je te présente ton arrière-saison. Mon épouse.

Nina ne cilla pas. Ses yeux, deux abîmes de velours, s'ancrèrent dans ceux d'Enzo. Il y vit tout : le mépris pour sa fuite et le souvenir brûlant de leurs corps entrelacés dans la sueur.

— Bienvenue chez vous, Enzo, dit-elle enfin. Sa voix était basse, vibrante de sous-entendus. Michel m'a tant parlé de vous. Le fils qui a préféré l'exil à la vigne.

Elle tendit une main fine. Enzo hésita. Son cœur battait contre ses côtes comme un oiseau pris au piège. Il prit sa main. La peau était glacée, mais il jura sentir une décharge électrique ramper le long de son bras. Elle laissa ses doigts traîner un instant de trop dans la paume d'Enzo, un effleurement circulaire, presque imperceptible, qui n'était rien d'autre qu'une revendication territoriale.

— Vous tremblez, Enzo, murmura-t-elle, un sourire étirant ses lèvres peintes d'un rouge sang de bœuf. Est-ce la chaleur du dehors ou la fraîcheur de Valombre qui vous indispose ?

Ils descendirent vers le bureau de Michel, une pièce vaste tapissée de vieux cuir. Michel s'installa derrière son bureau de chêne tandis que Nina se dirigeait vers le buffet. Enzo observait son dos, la tension des tendons de son cou lorsqu'elle déboucha le Valombre 98 avec une précision chirurgicale. Elle s'approcha d'Enzo pour lui tendre son verre. En se penchant, le décolleté de sa robe bailla, offrant une vue fugitive sur une peau d'une blancheur laiteuse. Enzo sentit une bouffée de désir sauvage, viscéral.

— À la réconciliation, trôna Michel.

Le vin était puissant, agressif. C'était le goût de Valombre : des fruits noirs écrasés, de la suie, et cette pointe d'amertume qui rappelait les cendres froides.

— Tes errances, Enzo ? commença Michel. As-tu compris que rien ne vaut l'empire que j'ai bâti ?

— Même l'éternité peut être érodée de l'intérieur, intervint Nina d'une voix traînante. Parfois, il faut savoir élaguer pour que la vigne survive.

Elle s'était assise sur le rebord du bureau, une jambe repliée sur l'autre, faisant remonter la soie jusqu'au milieu de la cuisse. Elle passa sa langue sur ses lèvres pour y recueillir une goutte de vin rouge. Ce geste était un poignard.

— Enzo, ta chambre a été préparée, dit-elle en se levant plus tard. Les draps sont neufs. Lin brut. J'ai pensé que tu aimerais la rugosité.

Lorsqu'il atteignit sa chambre, Enzo poussa la porte en chêne. La pièce était plongée dans une pénombre rousse. Sur le lit massif, les draps en lin gris étaient tendus avec une perfection maniaque. Il s'approcha de la fenêtre et entrebâilla les persiennes. En contrebas, au milieu de la cour pavée, il la vit. Nina était seule. Elle enleva sa veste en soie. Ses épaules nues luisaient. Elle regardait sa fenêtre. Lentement, elle défit un bouton de sa robe. Le tissu glissa, révélant le début d'une cicatrice qu'il connaissait trop bien — une brûlure de cigarette qu'elle s'était infligée elle-même, jadis, pour qu'il se souvienne d'elle à jamais. Elle lui adressa un signe de tête et entra dans l'obscurité des chais.

Enzo ne put lutter. Il quitta sa chambre, descendit l'escalier de service et franchit le seuil du chai. C'était une cathédrale inversée. L'odeur était assommante : vin vieux, terre humide et vanille brûlée. Elle l'attendait près du grand pressoir en fonte.

— Tu as mis du temps, Enzo.

Elle s'approcha, réduisant l'espace jusqu'à ce qu'il puisse sentir son musc animal. Elle prit une pipette de dégustation, en tira un liquide sombre et, sans quitter son regard, l'inclina au-dessus de son propre décolleté. Le vin pourpre coula avec une lenteur de mélasse, traçant un chemin sinueux entre ses seins, tachant la soie, s'écoulant sur sa peau comme une blessure ouverte.

— Goûte, Enzo. Goûte l'héritage de ton père.

Il pencha la tête. Ses lèvres effleurèrent d'abord la soie imbibée de vin froid, puis sa langue trouva la trace du liquide sur la peau diaphane. Nina laissa échapper un râle de triomphe. Elle passa ses mains dans ses cheveux, le forçant à rester là, dans cette position de soumission. Il la saisit par la taille, broyant le tissu contre sa hanche, et l'installa sur le rebord d'un foudre de chêne qui gémit sous leur poids.

Il écrasa ses lèvres contre les siennes comme s'il cherchait à y puiser l'aveu de sa propre déchéance. Leurs langues se cherchèrent avec l'âpreté des racines forçant la roche, un mélange de vin aigre et de faim ancienne. Enzo la souleva, ses mains s'égarant sous la soie mouillée de vin, rencontrant la chaleur brûlante de son intimité. Nina, sous lui, était une terre en plein séisme, se déroband et se crispant pour mieux l'engloutir.

L'acte n'était pas une union, c'était un démantèlement. Chaque poussée était une pierre arrachée à l'édifice de son honneur. La sueur acide se mêlait à la rugosité du bois séculaire. Le plaisir arriva comme une foudre noire, devastateur. Nina l'accueillit avec une voracité glaciale, ses ongles s'ancrant dans son dos pour marquer son territoire.

Lorsqu'elle se dégagea, elle réajusta sa robe avec une dignité insultante.

— Demain, dit-elle, nous irons voir les vignes avec Michel. Essaie de ne pas trop baisser les yeux. Bienvenue à la maison.

Elle disparut dans l'ombre. Enzo resta seul, haletant, le corps tremblant. Il regarda ses mains tachées de vin. Le goût était là, calciné, profond, inévitable. Valombre respirait autour de lui, une bête immense qui attendait l'aube pour dévorer ses propres enfants. Il venait de comprendre que son retour n'était pas un rachat, mais une immersion définitive dans un empire de cendres.

Chapitre 2

Le choc des retrouvailles

Le silence de la salle à manger de Valombre ne ressemblait à aucun autre. Ce n'était pas l'absence de bruit, mais une sédimentation : le tic-tac maniaque de l'horloge en bois de rose, le crépitement d'une bûche s'effondrant dans l'âtre malgré la tiédeur de la nuit languedocienne, et surtout, ce bourdonnement sourd qui semblait sourdre des murs, imprégnés par des siècles de vendanges et de secrets rances.

Enzo se tenait immobile, les doigts crispés sur le dossier de sa chaise en chêne sculpté. L'air était saturé d'une odeur de cire d'abeille, de gibier rôti et de ce parfum qu'il aurait reconnu au milieu d'un incendie : une fragrance de tubéreuse et de musc sauvage, avec une note de fond métallique, presque sanguine, qui lui fit monter une nausée brûlante à la gorge.

Puis, elle apparut.

Nina n'entra pas simplement ; elle prit possession de l'espace, glissant sur le parquet ciré avec une fluidité de prédateur domestiqué. Elle portait une robe de soie d'un vert si sombre qu'il paraissait noir, une étoffe qui épousait chaque courbe avec une insolence feutrée. Ses épaules nues, d'une pâleur de nacre, vibraient dans la pénombre des bougeoirs. Le choc fut physique, un coup de poing invisible qui vida les poumons d'Enzo.

— Enzo, mon fils... Je te présente Nina, mon épouse. Ma lumière.

La voix de Michel, son père, résonna comme un glas. Il y avait dans le ton du vieil homme une fierté sénile, la satisfaction d'un propriétaire ayant acquis la plus rare des

parcelles. Il posa sa main sur la hanche de Nina avec une familiarité qui fit tressaillir Enzo. Cette main ridée, tachée par le soleil, sur cette peau qu'Enzo avait autrefois labourée de ses propres doigts, dans la fureur et l'abandon.

Nina ne cilla pas. Elle ancra son regard dans celui d'Enzo. C'était une hostilité magnifique, brûlante d'une haine si pure qu'elle en devenait érotique. Elle ne lui offrit pas le salut d'une belle-mère, mais la provocation d'une ennemie qui connaît déjà toutes ses failles.

— Enchantée, Enzo, murmura-t-elle. Son grain de voix était resté le même : grave, voilé, comme si chaque mot était une caresse ou une menace. On m'a tant parlé de ton... départ précipité.

Le mot « précipité » claqua comme un fouet. Enzo sentit le sang affluer à ses tempes. Il se rappelait le sel de sa peau après l'amour dans les granges poussiéreuses, et l'amertume de sa fuite, une nuit d'orage, sans un regard en arrière. Il découvrait ce soir qu'elle ne s'était pas contentée de survivre ; elle s'était métamorphosée en l'architecte de sa propre ruine.

Ils s'assirent. Le rituel du dîner commença, une chorégraphie grotesque où chaque geste semblait chargé d'un double sens obscène. Le service fut lent, d'une lenteur de supplice. Enzo observait Nina à la dérobée. Elle maniait ses couverts avec une précision chirurgicale, découpant la viande saignante comme si elle disséquait un souvenir. Chaque fois qu'elle portait son verre à ses lèvres, ses yeux ne quittaient pas ceux d'Enzo, l'invitant à se rappeler le contact de son corps contre le sien.

— Le vin est un Valombre 2018, annonça Michel en faisant tournoyer le liquide rubis. Une année difficile. Le raisin a dû souffrir pour donner ce qu'il a de meilleur. N'est-ce pas, ma chérie ?

Nina esquissa un sourire qui ne toucha pas ses yeux.

— La souffrance affine toujours le caractère, Michel. Certains s'en nourrissent pour devenir plus forts. D'autres, les plus faibles, préfèrent s'enfuir dès que le soleil tape trop fort.

Enzo saisit son verre. Ses doigts tremblaient. Le vin avait un goût de terre mouillée, de fruits noirs mûris jusqu'à la putréfaction. C'était le goût de Valombre. Le goût de la trahison.

Sous la table, Enzo sentit soudain un contact. La pointe d'un escarpin glissa le long de son mollet, remontant lentement vers son genou. Le geste était d'une audace folle, une agression charnelle perpétrée sous le nez d'un mari vieillissant. Enzo se figea. Le contraste thermique fut un choc : la fraîcheur du cuir fin de l'escarpin contre la chaleur du sang qui pulsait à travers le tissu de son pantalon. Nina continuait de fixer Michel avec une dévotion de façade, tandis que sa jambe, cachée par la lourde nappe de damas blanc, entamait une exploration méthodique du corps de son beau-fils.

C'était une torture raffinée. Elle lui rappelait qu'elle possédait désormais tout : le domaine, le nom, le père. Et qu'elle pouvait, si elle le décidait, reprendre possession de lui-même. Le désir, cette vieille bête affamée, se réveilla en un grondement sourd. Enzo fixait ses mains posées à plat sur la nappe, dégoûté par leur inertie, tandis qu'au fond de son ventre, la bête affamée de Nina recommençait déjà à gratter.

— Tu ne manges rien, Enzo ? s'enquit Michel. L'air du pays ne te réussit pas ?

— C'est sans doute le décalage, intervint Nina d'un ton protecteur qui fit grincer les dents d'Enzo. Ton fils a besoin de temps pour se réapproprier les lieux. Valombre est une maîtresse exigeante.

Elle retira brusquement son pied. Le vide qu'elle laissa fut presque plus insupportable que le contact. Enzo but son verre d'un trait, sentant l'alcool lui brûler l'œsophage.

— Demain, Enzo, tu iras aux chais avec Nina, ordonna le père. Elle te montrera les nouveaux systèmes qu'elle a mis en place.

Nina inclina la tête, un sourire imperceptible étirant ses lèvres peintes d'un rouge sombre.

— Ce sera un plaisir, Michel. Je montrerai à Enzo tout ce qu'il a manqué.

Elle se leva, la soie de sa robe bruissant avec un son de serpent glissant dans les hautes herbes. Elle ne regarda pas Enzo en sortant, le laissant seul avec le spectre de son père et l'odeur de son propre désir.

Enzo resta assis, fixant la tache de vin rouge sur la nappe blanche. Elle ressemblait à une blessure ouverte. Sa culpabilité se heurtait désormais à une soif de vengeance et à une attraction morbide. Il savait qu'il ne devait pas la suivre. Mais à Valombre, le libre arbitre s'évaporait dès que le soleil se couchait, laissant place à des instincts plus anciens.

Il finit par se lever. Ses mouvements étaient saccadés, mus par une volonté qui n'était plus tout à fait la sienne. Il sortit de la salle à manger, traversant les couloirs sombres où les portraits de ses ancêtres semblaient le juger. L'air frais de la nuit le frappa au visage lorsqu'il ouvrit la porte-fenêtre menant à la terrasse de pierre qui surplombait les vignes.

Elle était là, appuyée à la balustrade, le dos tourné. Il s'approcha lentement. Chaque pas sur le gravier résonnait comme une détonation. Lorsqu'il fut à quelques centimètres d'elle, il s'arrêta. Il pouvait voir la pulsation rapide de sa carotide.

— Tu as mis plus de temps que je ne le pensais, Enzo, dit-elle d'une voix basse. Aurais-tu peur d'une simple femme ?

— Ce n'est pas de la peur, Nina. C'est du dégoût.

Le mensonge lui brûla les lèvres. La proximité de Nina agissait comme un aimant maléfique. Elle se tourna enfin. Ses yeux brillaient d'une lueur féline. Elle fit un pas vers lui, réduisant l'espace vital entre eux à une simple pellicule d'air électrisé.

— Le dégoût ? Vraiment ? répéta-t-elle en posant une main glacée sur son torse, juste au-dessus de son cœur. Alors pourquoi ton cœur cogne-t-il contre ma paume comme celui d'une bête traquée ?

Elle se rapprocha encore, ses lèvres à quelques millimètres des siennes. L'odeur de la tubéreuse l'enveloppa, l'étouffa.

— Tu m'as abandonnée, Enzo. Tu pensais que je resterais l'ombre éplorée de tes souvenirs ? J'ai appris à utiliser la douleur. J'ai appris à l'aimer. Et maintenant, je vais t'apprendre ce qu'il en coûte de revenir réclamer un héritage que tu as renié.

— Pourquoi fais-tu cela ? demanda-t-il d'une voix étranglée. Pourquoi lui ? Pourquoi moi ?

Elle tendit une main et caressa doucement sa joue, un geste d'une tendresse terrifiante. Ses doigts étaient glacés, comme le métal d'une lame restée trop longtemps à l'ombre.

— Parce que Valombre ne peut être purifié que par la submersion, Enzo. Ton père m'a tout pris : le nom de ma famille, nos terres, notre dignité. Je ne suis pas venue ici pour être une épouse.

Elle glissa ses mains sur les épaules d'Enzo, l'obligeant à baisser les yeux vers elle. L'attraction était physique, animale, mais doublée d'une haine si pure qu'elle en devenait sublime.

— Je suis venue pour être le fléau.

Elle ne l'embrassa pas. Elle fit quelque chose de bien plus cruel : elle resta ainsi, son front contre le sien, un geste d'une intimité insupportable qui les noyait tous deux dans le même souffle. Le silence qui suivit s'étira, lourd, interminable, chargé du poids du moût qui fermente dans l'obscurité des cuves. Enzo sentait son propre désir devenir une chaîne, chaque maillon forgé dans la honte.

Elle se recula brusquement, le laissant seul dans le froid de la nuit, le corps tremblant d'un désir inassouvi.

— À demain, Enzo. Dans les chais. N'oublie pas... à Valombre, ce ne sont pas les vivants qui commandent. Ce sont les racines. Et les racines n'oublient jamais rien.

Elle s'éloigna, le laissant seul avec l'odeur des cendres et le goût amer du vin de son père. Enzo resta immobile, cloué au sol par une pesanteur qui semblait émaner des profondeurs mêmes du domaine. La guerre pour Valombre avait commencé, et elle ne se ferait pas avec des mots, mais avec la chair, le sang et les secrets enfouis sous les vignes séculaires. Il regarda ses mains, vides, et comprit que le poison de Nina n'était plus seulement sur sa peau, mais qu'il coulait désormais dans ses veines, plus sombre encore que le vin du domaine.

Chapitre 3

L'ombre des fûts

L'air du chai n'était pas simplement frais ; il possédait une densité minérale, une nappe de silence humide qui pesait sur les épaules d'Enzo comme le suaire d'un passé calcaire. Ici, à dix mètres sous la surface brûlante du Languedoc, le temps ne s'écoulait plus. Il s'évaporait en « part des anges », ce nectar invisible qui rendait les murs noirs de moisissure noble et les poumons lourds d'une ivresse prématurée. Enzo s'était réfugié dans l'allée des vieux foudres, là où les monolithes de chêne centenaires, cerclés de fer rouillé, gardaient le sang de Valombre. Il cherchait l'oubli dans l'odeur du tanin et de la terre battue, mais il ne trouva que l'écho de ses propres pas.

Le silence changea brusquement de texture. Ce n'était pas un bruit, mais une modification de l'atome, un parfum de gardénia et de métal froid qui vint lacérer l'arôme musqué du vin en gestation.

— Tu as toujours aimé te cacher dans le noir, Enzo. C'est là que tes mensonges brillent le plus, n'est-ce pas ?

La voix de Nina glissa sur son cou comme le fil d'un sécateur oublié au soleil. Il ne sursauta pas. Le choc était trop organique. Il ferma les yeux, sentant la présence de la femme derrière lui, devinant le froissement de sa robe de soie — un bruit de mue de serpent sur le gravier. Il se retourna lentement. Elle l'acculait contre le vieux pressoir en fonte, une relique monumentale dont la vis sans fin pointait vers le plafond comme un instrument de supplice oublié. Dans la pénombre striée par la lueur des ampoules à filament, ses yeux paraissaient dénués de pupilles, deux orbes d'ambre sombre qui ne reflétaient que sa propre détresse.

— Je ne me cache pas, Nina, articula-t-il d'une voix enrouée par le salpêtre. Je reprends possession de ce qui m'appartient.

Elle laissa échapper un rire qui mourut instantanément dans la porosité des murs. Elle posa une main sur son torse. À travers le coton de sa chemise, Enzo sentit la morsure de ses doigts. C'était une sensation paradoxale : sa peau était glacée, mais là où elle le touchait, un incendie se propageait, remontant ses veines avec l'acidité sauvage d'un vin qui a tourné. Pour Enzo, cette attraction était vécue comme une défaite, une faim qui lui retournait l'estomac.

— Tu as peur de moi, constata-t-elle avec une satisfaction cruelle. Ton cœur bat comme celui d'un lièvre pris au collet. C'est délicieux.

Soudain, elle rompit la distance. La collision de leurs bouches eut le goût d'une effraction. Sous la pression, le fer et le fruit se confondirent ; Nina ne l'embrassait pas, elle l'éventrait. Il y eut ce choc sourd des dents contre les dents, puis cette morsure précise, chirurgicale, qui libéra sur sa langue le sel chaud du sang. Un baiser comme un inventaire : la pourriture noble des caves, la sécheresse crayeuse de son rouge à lèvres et cette piquûre acétique de la femme qui sait qu'elle a déjà gagné.

L'adrénaline et le désir se mélangèrent en un cocktail toxique. Enzo, malgré lui, répondit à l'assaut, ses mains s'ancrant dans la cambrure du dos de Nina, déchirant presque le tissu de soie. Mais elle se détacha brusquement, le laissant haletant, les lèvres marquées par une goutte de sang écarlate qui perla avant de s'écraser sur le col blanc de sa chemise. Une tache indélébile.

— Regarde-toi, dit-elle, sa voix retrouvant son calme de glace. Tu es déjà à genoux, Enzo. Tu n'es même pas là depuis vingt-quatre heures et tu as déjà trahi ton sang pour le goût du mien.

Elle recula dans l'ombre, là où les fûts semblaient l'absorber.

— Si tu restes, je vais te vider de ton honneur comme on soutire une cuve. Chaque regard que tu me jetteras à la table de ton père sera un clou de plus dans ton cercueil. Michel ne doit jamais savoir ce qui vient de se passer ici. Sinon... je brûlerai ce domaine avec toi dedans.

Elle disparut, laissant derrière elle une traînée de parfum floral et l'odeur persistante du fer. Enzo resta seul dans la fraîcheur suffocante du chai. Il monta les marches vers la lumière de la terrasse, le goût des cendres et du sel encore brûlant sur ses lèvres.

Le dîner était une mascarade. L'argenterie heurtait la porcelaine avec une régularité de métronome. Michel mangeait avec une voracité satisfaite, celle de l'homme qui possède tout, ignorant que le festin n'était qu'une mise en scène pour masquer l'odeur de la charogne. Le gigot d'agneau, saignant à cœur, exhalait une vapeur grasse.

— Tu ne touches à rien, Enzo ? s'étonna Michel, la bouche à demi pleine de ce vin qu'il chérissait plus que sa propre descendance.

— Je n'ai pas très faim, père.

Sous la nappe, le silence était tactile. Nina ne mangeait pas. Elle faisait tourner le pied de son verre, un mouvement hypnotique. Soudain, Enzo sentit la pression de son escarpin contre sa cheville. Ce n'était pas une caresse, mais une abrasion lente. Le froissement de la soie de sa robe contre le gros grain de son jean créait une friction insupportable. Elle le soumettait devant l'homme qu'elle était censée honorer, transformant le repas familial en un acte de profanation silencieuse. Enzo saisit son verre. Le vin était rouge sombre, presque noir. Il en but une gorgée, mais par-dessus tout, il sentit l'amertume d'un vin bouchonné dans son âme et le sel de son propre sang sur sa lèvre fendue.

Nina tourna la tête vers lui. Sous la lueur des bougies qui pleuraient leur cire, elle leva son verre imperceptiblement. Un toast silencieux à sa reddition. Elle n'était pas seulement sa belle-mère ou son ancienne amante ; elle était son bourreau, et il venait de comprendre que pour sauver Valombre, il lui faudrait peut-être devenir aussi monstrueux que le calcaire qui rongait les fondations du domaine. Le chapitre de l'innocence était clos. Celui de la chute s'ouvrait sur un goût de fer et de velours. Chaque frôlement sous la table, chaque regard échangé au-dessus des verres de cristal, n'était plus qu'une étape supplémentaire vers un sacrifice dont il serait la seule victime consentante.

Chapitre 4

Sueur et vendanges

Le soleil de quatorze heures pesait comme un châtiment. C'était une chape de plomb liquide s'écoulant sur les coteaux de Valombre, pétrifiant le paysage dans une immobilité fiévreuse. Le cri des cigales, lancinant et électrique, ne semblait plus provenir des arbres, mais résonnait sous le crâne d'Enzo. À chaque coup de sécateur, une décharge de chaleur lui parcourait l'échine, mêlant la brûlure de l'astre à celle de ses muscles.

Il travaillait avec une fureur sourde, cherchant à s'abrutir de fatigue pour faire taire ses pensées. La terre rousse, craquelée, soulevait une poussière fine de schiste qui collait à sa peau trempée. L'odeur était omniprésente : sève amère, poussière chaude et ce relent de terreau ancien. C'était l'arôme de son héritage, celui qu'il avait fui et qui le rattrapait aujourd'hui par la gorge.

Enzo sentit son regard avant de l'apercevoir. Une piqûre entre les deux omoplates. Il continua de tailler, les mains calleuses, les ongles noircis par le jus des raisins. Il savait qu'elle était là. Nina se tenait à l'ombre d'un chêne centenaire, vêtue d'un lin blanc dont la pureté insultait la poussière du labeur. Un large chapeau dissimulait ses yeux, mais il devinait le trajet de son regard sur son torse nu, sur le relief de ses muscles et la sueur dessinant des sillons clairs dans la crasse de son dos.

— Tu essaies de te punir, Enzo ? Ou est-ce une pénitence pour ton père ?

Sa voix était fraîche, glissant sur l'air brûlant comme un glaçon sur une plaie. Enzo se redressa lentement, essuyant son front d'un revers de main. Le contraste était violent. Lui, l'animal de trait marqué par la terre ; elle, la châtelaine diaphane.

— Je travaille, Nina. Un concept qui semble t'échapper depuis que tu as épousé le nom de mon père.

Elle esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux et s'approcha, ignorant son agressivité. Elle portait une flasque en argent qu'elle dévissa avec une lenteur calculée.

— La soif rend l'esprit étroit, murmura-t-elle. Tu as le regard de ceux qui fixent l'horizon sans jamais l'atteindre.

Elle tendit l'objet. Enzo hésita. Accepter était une capitulation, refuser était un aveu de peur. Il saisit la flasque, ses doigts effleurant les siens. Une décharge électrique remonta son bras. Il but avidement. L'eau était glacée, presque douloureuse. Il sentit le regard de Nina suivre chaque goutte s'échappant de ses lèvres pour se perdre dans le tapis de poils bruns de son torse. L'air devint saturé d'une moiteur psychologique, épaisse comme le moût qui fermente.

— Pourquoi es-tu vraiment là ? demanda-t-il, la voix basse.

— Pour m'assurer que l'outil ne se brise pas avant d'avoir servi. Michel compte sur toi. Il croit que ton retour est le signe de sa puissance. Il ne voit pas que tu n'es qu'un fantôme.

Elle se rapprocha encore. Il sentit son parfum, un jasmin sombre et animal qui jurait avec son lin blanc. L'odeur de la trahison.

— Ton père est un vieil homme qui s'accroche à ses vignes, dit-elle en posant une main fraîche sur son épaule. Mais toi, tu es le bois vert. Celui qu'on peut courber. Ou qu'on peut brûler.

Ses ongles griffèrent imperceptiblement la peau rougie. Le désir d'Enzo se manifesta par une contraction brutale de sa mâchoire. Il voulait la jeter dans la poussière et, simultanément, retrouver le goût du venin qu'il avait aimé jusqu'à la folie.

— Tu es revenu pour moi, pas pour Valombre, trancha-t-elle. Je connais le rythme de ton cœur. Je sais quand il s'accélère.

Elle posa sa main sur sa poitrine. Le battement était sourd, erratique. Les cigales se turent un instant. L'atmosphère était organique, saturée de cuir et de lin. Enzo saisit son poignet, sa poigne brutale.

— Qu'est-ce que tu cherches ? L'argent ? Le domaine ? Ou me voir ramper ?

Ses yeux s'illuminèrent d'une lueur cruelle. Elle s'appuya contre lui, sentant la rudesse de son corps contre ses cuisses.

— Je cherche la justice, Enzo. Celle que ton père a volée à ma famille. Et si je dois te consumer jusqu'à la suie, je le ferai avec délices.

Elle s'éloigna sans un regard, silhouette royale parmi les ceps. Enzo resta planté là, le souffle court. Le soleil frappait toujours, mais il ne ressentait plus que le vide. Il reprit son sécateur, mais le geste manquait de précision. En regardant ses mains noires de terre, il comprit qu'il était déjà l'architecte de sa propre ruine.

Le crépuscule tomba comme une sentence. Le ciel, d'un violet d'ecchymose, écrasait les vignes. Enzo quitta la parcelle de la Combe Noire, les muscles hurlant de fatigue. Il traversa la cour d'honneur, évitant l'entrée principale pour se diriger vers les anciennes écuries. Sous le filet d'eau tiède du bac de pierre, il plongea ses mains. La douleur fut immédiate, une morsure électrique qu'il accueillit comme un dérivatif.

— Tu te punis, Enzo. C'est touchant.

Nina était là, adossée au chambranle. Elle portait désormais une soie lie-de-vin glissant sur ses hanches comme un fluide organique. Le décolleté révélait la nacre de sa peau, indifférente au soleil. Enzo fixa l'eau qui se teintait de rose, mélange de poussière de schiste et de sang.

— Pour aller où ? ajouta-t-elle. Ton père est déjà ivre de son orgueil. Personne ne me voit comme toi.

Elle s'avança, le froissement de la soie étant le seul son dans le silence. Elle s'arrêta derrière lui. Il sentit sa chaleur et cette note métallique, presque ferrugineuse, qui rappelait le sang. Elle posa ses mains sur ses épaules. À travers le coton trempé de sueur, le contact fut une brûlure de glace. Ses doigts experts dénouèrent ses muscles malgré lui.

— Ne me touche pas, dit-il, mais la protestation s'éteignit.

Nina contourna l'évier pour se placer face à lui, se pressant contre son torse humide. Elle prit ses mains blessées, ignorant la boue tachant ses poignets de soie.

— Regarde-moi.

Son regard était un gouffre.

— Tu penses que la sueur effacera le fait que tu l'as épousée par procuration à travers moi ? Chaque fois que Michel me touche, c'est ton nom que j'écris sur sa peau. C'est toi que je punis.

Elle porta une de ses mains à ses lèvres. Elle goûta le sang, la pointe de sa langue effleurant la chair tendre de sa paume. Enzo laissa échapper un gémissement. La douleur du sel sur sa plaie créa un court-circuit dans son cerveau. Sa résistance se

fissura. Il était son esclave.

— Je te déteste, Nina...

— Je suis ce que tu as fait de moi. Tu es parti, tu m'as laissée au milieu des ruines. Michel a pris mes terres, alors j'ai pris son lit. Et maintenant, je vais te prendre, toi.

Le baiser fut une collision de dents et de fer. Enzo la souleva sur le rebord de pierre. L'eau continuait de couler, trempant la robe lie-de-vin qui devint transparente, collant à sa peau. Il se perdit dans la cambrure de son dos, ses mains marquant la soie de traînées de boue. Nina renversait la tête, ses ongles s'enfonçant dans les muscles de son dos, cherchant la douleur pour se sentir vivante. Lui cherchait à noyer sa culpabilité dans la chaleur de ce corps qu'il méprisait autant qu'il le désirait.

— Dis-le, haleta-t-elle. Dis que tu ne peux pas respirer sans mon venin.

L'explosion fut soudaine, violente, les laissant tremblants au bord de l'abîme. Puis, le silence revint, troublé par le clapotis de l'eau sur la terre battue. Nina sauta à terre, ajustant ses pans de soie ruinée avec une grâce féline.

— Nettoie-toi, Enzo. Le dîner va être servi. Ton père n'aime pas qu'on le fasse attendre.

Elle sortit. Enzo resta seul devant l'eau glacée. Il se regarda dans le reflet sombre d'un seau de métal, effrayé par l'animal hagard qui lui rendait son regard. La honte physique était une souillure qu'aucune eau ne pourrait laver.

La salle à manger était une nef de chêne sombre. Sous le lustre en fer forgé, la table était dressée avec une précision chirurgicale. Enzo s'assit face à Michel. Il sentait encore le froid de l'eau sur ses jointures, mais la brûlure siégeait au creux de son ventre.

— Un 2012, Enzo, commença Michel, sa voix caverneuse résonnant contre les lambris. L'année où tu es parti. Goûte.

Le cristal heurta les lèvres d'Enzo. Le vin était dense : fruits noirs écrasés, cuir et âpreté de soufre. Le goût de la trahison. Nina, à la droite de Michel, souveraine dans une soie verte, observait le liquide avec une dévotion prédatrice.

— La puissance n'est rien sans la maîtrise, dit-elle, sa voix glissant comme une lame. Certains cépages croient dominer la terre, mais finissent par s'épuiser. Il faut savoir les briser. N'est-ce pas, Enzo ?

Sous la table, le bout d'un escarpin de satin effleura son genou. Enzo se figea. Le pied de Nina remonta lentement le long de sa cuisse avec une lenteur de reptile. Elle ne le quittait pas des yeux, son masque de maîtresse de maison dissimulant une intensité sauvage. Elle torturait sa psyché avant sa chair.

— Tu ne manges rien ? demanda Michel.

— La chaleur... balbutia Enzo.

— Elle pénètre sous la peau, intervint Nina, son pied s'arrêtant à la limite de son entrejambe. Elle force les hommes les plus fiers à s'agenouiller.

Elle appuya. Enzo lutta pour ne pas laisser échapper un souffle traître. Michel riait, parlant de récolte, tandis que son fils agonisait de désir.

— Enzo, va chercher la clé de la réserve privée dans mon bureau, ordonna Michel. Nous irons ensemble après le dîner.

Enzo se leva, sa chaise raclant le parquet. Il traversa le couloir, fuyant la lumière

chancelante. Dans le bureau encombré de trophées, il chercha la clé, les mains tremblantes. Nina entra sans bruit et verrouilla la porte. Le déclic fut le signal d'une accélération de son pouls.

— Tu fuis déjà ?

Elle était à quelques centimètres. Dans la pénombre, ses yeux n'étaient plus que deux fentes d'obsidienne. Elle posa une main sur son torse.

— Tu as peur de moi. C'est bien.

Sa main descendit le long de son abdomen avec la froideur d'une propriétaire inspectant son bétail. Enzo saisit son poignet, ses doigts s'enfonçant dans sa chair fine.

— Arrête ça.

— Tu en rêves depuis le portail. Chaque goutte de sueur était un appel.

Elle écrasa sa poitrine contre la sienne. Ses lèvres frôlèrent son oreille.

— Ton père attend la clé du royaume. Il ne sait pas que la serrure a déjà été forcée.

Elle glissa brusquement sa main dans son pantalon, saisissant sa virilité avec une fermeté qui lui arracha un gémissement. Enzo l'empoigna par les hanches, la soulevant pour l'asseoir sur le bureau massif. Les registres s'éparpillèrent dans un fracas de papier froissé. Il plongea son visage dans son cou, inhalant son odeur d'ozone et de luxure. Il remonta sa robe, ses mains rencontrant la jarretelle de dentelle noire, intrusion de modernité sophistiquée dans ce vieux monde.

— Prends ton héritage, provoqua-t-elle.

Au moment où la frontière s'effaçait, des pas lourds retentirent. La voix de Michel appela dans le couloir.

— Enzo ? Tu l'as trouvée ?

Le temps se figea. Nina resta immobile, jambes serrées autour de lui, sexe pulsant contre le sien à travers le tissu, un sourire de triomphe aux lèvres. Elle le défiait. Elle voulait la ruine. Enzo recula d'un pas, s'arrachant à son attraction. Il réajusta ses vêtements, les mains agitées de spasmes.

— Elle est ici, père ! cria-t-il, sa voix retrouvant une fausse assurance.

Il ramassa une clé de fer sur le tapis sans regarder Nina. Il sortit, le métal froid lui brûlant la paume. Derrière lui, le rire léger de la femme résonna comme une promesse de damnation.

L'escalier de pierre calcaire s'enfonçait dans les entrailles du domaine. À chaque marche, la température chutait. Michel marchait devant, silhouette massive bloquant la lumière.

— Tu sens ça, Enzo ? C'est le sang de la terre.

Ils atteignirent le chai. Nina s'était glissée derrière eux, portant une chemise d'homme largement ouverte. Elle tenait une bougie dont la flamme sculptait son visage de nacre.

— Michel, tu vas l'épuiser, dit-elle.

Elle s'approcha d'Enzo, ses doigts glacés effleurant sa tempe pour essuyer une goutte de sueur.

— La sueur de Valombre a un goût de fer et de sacrifice, dit-elle en portant son doigt à ses lèvres.

Michel offrit un tastevin d'argent à sa femme. Elle fit tourner le liquide pourpre, observant les larmes sur les parois.

— Il manque d'abandon, décréta-t-elle. Enzo, goûte. Dis-nous ce que tu en penses. Ton palais est plus réceptif au péché.

Enzo prit le tastevin. Leurs doigts se frôlèrent. Il but. L'acidité et le sucre se battirent sur sa langue : fruits noirs, terre, amertume boisée.

— Alors ?

— Il est... impur, lâcha Enzo.

Michel éclata d'un rire gras.

— C'est ce qui fait son prix ! On ne fait pas de grand vin avec de l'eau bénite. Il faut de la pourriture noble.

Nina reprit le tastevin, buvant exactement là où ses lèvres s'étaient posées. Enzo se détourna, fuyant vers la sortie. Il émergea dans la nuit, s'appuyant contre le crépi rugueux. Le silence était de plomb, haché par le battement de son propre sang qui scandait son nom. Valombre n'était plus un vignoble, c'était un organisme vivant qui s'apprêtait à refermer sa mâchoire. Et tandis qu'il montait les marches vers son calvaire, il comprit que le goût de la cendre serait désormais sa seule nourriture.

Chapitre 5

Le venin de l'héritage

La nuit sur Valombre n'était jamais vraiment noire. Elle était d'un violet d'encre, une couleur de raisin mûr écrasé contre le ciel, pesante et saturée d'une électricité que les cigales, même tuées, semblaient encore faire vibrer dans l'air. Enzo avançait dans le corridor du premier étage, ses pieds nus ne faisant aucun bruit sur le parquet de chêne séculaire, dont chaque fibre paraissait imprégnée de la sueur des générations passées. L'air était une mélasse tiède, chargée de l'odeur de la poussière chauffée et du parfum entêtant du jasmin qui grimpait le long des façades.

Il s'arrêta devant la porte entrouverte du petit salon. Une fente de lumière dorée tranchait l'obscurité comme une lame. C'est là qu'il l'entendit. La voix de Nina n'était plus ce velours filial qu'elle servait à Michel ; c'était une voix de métal froid, une voix de serpe qu'on aiguise dans l'ombre.

— Il est là, oui. Sa culpabilité le rend prévisible, presque pathétique. Michel ne voit rien, il veut croire au retour du fils prodigue. Mais je vais m'assurer que Valombre rejette cet héritier brisé. Le transfert a commencé. Une fois Enzo hors-jeu, Michel signera le reste. Je lui offrirai le repos éternel du domaine.

Enzo sentit une décharge de sel sur une plaie vive. Il aurait dû s'enfuir, quitter ce vignoble maudit, mais sa propre faille le clouait sur place. Il la vit sortir, une silhouette de soie glissant vers les escaliers de la cave. Il la suivit, attiré par la promesse de sa propre destruction.

Le chai était une cathédrale de pierre et de chêne, où l'humidité sépulcrale luttait contre la fermentation du moût. Nina l'attendait près des barriques de "Sacrifice", le

cru nommé l'année de sa naissance. Elle ne portait qu'une nuisette de soie noire, si fine qu'elle semblait n'être qu'une ombre jetée sur sa peau diaphane. Elle tenait un verre de rouge sombre, sang de bœuf.

— Tu écoutes aux portes, Enzo ? C'est un vilain défaut pour un fils de bonne famille, murmura-t-elle.

Elle s'avança, et chaque centimètre de son corps irradiait une menace. Elle l'arpentait du regard comme une parcelle conquise, évaluant la vigueur de la souche avant de l'arracher. L'odeur du vin et de sa peau — un musc animal — l'assaillit. Enzo sentit les muscles de sa mâchoire se contracter, sa gorge se nouer malgré lui. Son corps, traître, se languissait de cette sève viciée.

— Tu ne l'auras pas, Nina, parvint-il à articuler.

— Et qui m'en empêchera ? Toi ? Elle rit, un son étranglé, un froissement de gorge qui trahissait la faille sous l'armure de soie. Regarde-toi. Tu trembles. Tu as peur parce que je suis la seule chose qui te fasse encore te sentir vivant dans ce désert de pierres mortes.

Elle leva son verre et, avec une lenteur calculée, inclina le cristal. Une goutte pourpre tomba sur le col de la chemise blanche d'Enzo. La tache s'étendit comme une blessure par balle, une souillure de pourriture noble sur le lin immaculé. Elle posa ses mains sur son torse, là où le vin imprégnait le tissu. La chaleur de ses paumes traversa la fibre mouillée, créant une sensation de brûlure humide.

— Tu sens comme ton cœur s'accélère ? C'est le venin, Enzo. Il circule déjà.

Il la poussa brusquement contre une barrique de chêne. Le choc fit tinter les cerclages métalliques dans le silence du chai. Dehors, le premier coup de tonnerre déchira le ciel, faisant vibrer les murs de pierre. Enzo ne la voyait plus comme une femme, mais

comme une terre aride exigeant son tribut de sueur. Ses mains s'enfoncèrent dans la chair ferme de ses fesses alors qu'il remontait la soie. Nina laissa échapper un cri étouffé, un râle de triomphe.

Le contact de ses lèvres sur sa gorge fut une agression sensorielle. Elle n'était pas une amante, elle était une parasite s'abreuvant à la source de sa rage. Leurs souffles se mêlèrent, une danse heurtée de poumons affamés. Dans cette étreinte sans tendresse, Enzo sentait sa volonté s'effriter comme du calcaire sous l'orage. Il était l'esclave de ses sens, un homme de la terre réduit à sa pulsion la plus organique.

Au paroxysme, alors que la foudre illuminait les soupiraux, il sentit son honneur se dissoudre dans l'orgasme, une rupture brutale qui le laissa vide. Nina se dégagea avec une agilité de chatte, réajustant sa soie d'un geste impérial. Un sourire victorieux étirait ses lèvres.

— Voilà, Enzo. Voilà ce que tu es. Un esclave. Penses-tu vraiment que ton père te confiera les clés du domaine s'il te trouve ici, marqué par mon sceau ?

Elle ramassa son verre, dont elle but la dernière goutte avec une jouissance glaciale.

— Bonne nuit, héritier des cendres. Demain, la récolte commence. Et je crains que tu n'aies plus la force de supporter le soleil.

Elle s'éloigna dans l'ombre, le laissant seul parmi les fûts, le col taché de rouge et l'âme dévastée. Dehors, la pluie se mit à tomber, violente, martelant la terre assoiffée. Enzo resta immobile, sentant encore sur sa peau le goût de sel et d'orage. Valombre ne l'accueillait pas ; le domaine l'observait, attendant qu'il s'effondre pour le recouvrir de son linceul de poussière. La bataille n'était plus dans les livres de comptes, mais dans le sang vicié d'une famille qui n'avait plus rien à perdre.

Chapitre 6

Peau contre écorce

La nuit sur le domaine de Valombre n'était jamais tout à fait noire. Elle était d'un bleu d'encre, lourd et saturé, une chape de plomb chauffée à blanc par un soleil qui, bien qu'absent, continuait de faire transpirer la terre. Enzo marchait quelques pas derrière elle, ses semelles écrasant la roche friable et les sarments secs avec un craquement qui résonnait comme un reproche dans le silence minéral de la combe. Devant lui, la silhouette de Nina ondulait, une propriétaire de sa ruine dont l'armure de satin sombre semblait avoir été taillée dans l'ombre même des chais.

L'air était chargé de l'odeur entêtante des raisins en pleine maturation, ce parfum de sucre fermenté et de poussière qui collait à la gorge. C'était l'odeur de son enfance, mais aussi celle de son crime. Nina s'arrêta brusquement à la lisière de la parcelle des « Âmes Perdues », là où les ceps étaient si vieux qu'ils ressemblaient à des mains noueuses jaillissant de l'enfer. Elle se tourna vers lui. La lune, pleine et insolente, accrochait les reflets de ses yeux ; ses iris d'orage balayaient les ruines de sa résolution.

— Tu marches comme un étranger sur ta propre terre, Enzo, murmura-t-elle.

Sa voix était un velours écorché. Enzo sentit la morsure de l'insulte, mais plus encore, celle d'un désir sale, poisseux, qui s'enracinait dans ses reins. Elle n'était plus l'amante clandestine des greniers poussiéreux ; elle était la souveraine d'un empire qu'il avait déserté.

— Je n'ai pas peur de la terre, Nina. J'ai peur de ce que tu en as fait.

Elle eut un rire léger, un son cristallin qui détonait avec l'âpreté du cailloutis brûlant. Elle s'approcha de lui, réduisant l'espace jusqu'à ce qu'il puisse sentir la chaleur qui émanait de son corps, un brasier contenu sous le glissement de l'étoffe. L'odeur de son parfum — un mélange de tubéreuse et de cuir ancien — vint bousculer les effluves de la vigne.

Elle leva une main, ses doigts effleurant le col de sa chemise humide. Enzo lui broya le poignet. Sous la peau, ce n'était pas la fragilité qu'il trouva, mais la tension d'un piège prêt à se refermer. Elle ne lutta pas ; elle savoura la morsure de ses doigts comme on accepte un hommage.

— Regarde-moi, Enzo. Dis-moi que ce n'est pas le souvenir de ma peau contre l'écorce de ces mêmes vignes qui t'a fait revenir.

L'érotisme de la scène ne résidait pas dans le contact, mais dans cette tension insupportable entre la haine et le besoin viscéral de la posséder à nouveau. Elle se tourna vers un vieux cep dont le tronc tourmenté semblait une sculpture de souffrance. Elle caressa le bois rugueux avec une sensualité qui fit frissonner Enzo. Le contraste entre sa main délicate et la texture brute, presque animale, du bois centenaire était d'une puissance dévastatrice.

Elle déboutonna lentement le premier bouton de sa robe, puis le second. Le geste était d'une lenteur exquise, une torture psychologique destinée à lui montrer l'étendue de son pouvoir. Enzo ne pouvait détacher ses yeux de la naissance de sa gorge, là où une veine battait la chamade, trahissant son propre trouble malgré son masque de glace.

Elle fit un pas vers lui, l'obligeant à reculer jusqu'à ce que son dos rencontre le bois dur d'un piquet de vigne. Elle l'accula, ses mains se posant sur ses épaules, le clouant sur place.

— Avoue que tu es revenu pour que je finisse de te détruire.

Enzo ferma les yeux. Il se rappela la sensation de ses ongles dans son dos, comme s'il s'agissait de griffes de vigne cherchant à s'agripper à lui. Nina le fixait, un défi muet dans le regard. Il la saisit par la nuque, ses doigts s'emmêlant dans ses cheveux sombres qui exhalèrent une odeur de nuit.

— Si je te prends ici, sur cette terre que tu prétends posséder, ce ne sera pas pour te pardonner, Nina. Ce sera pour te rappeler qui tu es vraiment.

Elle eut un sourire de triomphe, un éclat de nacre dans l'obscurité, et pressa son bassin contre le sien avec une impudeur calculée. Autour d'eux, les vignes semblaient se resserrer, témoins silencieux de cette trahison. Le vent se leva soudain, chargé des senteurs de la garrigue brûlée. Nina approcha ses lèvres de sa gorge, y déposant un baiser léger qui fut plus douloureux qu'une morsure.

— Tu sens comme la terre tremble ? chuchota-t-elle contre sa peau. Ce n'est pas l'orage, Enzo. C'est ce domaine qui reconnaît enfin son maître. Ou son esclave.

Il la souleva, ses bras puissants se refermant sous ses cuisses, et l'installa contre le tronc noueux du « Patriarche ». La rudesse de l'écorce contre la finesse de sa peau créait un contraste érotique insupportable. Nina entourait la taille d'Enzo de ses jambes, sa robe se relevant dans un froissement de soie mouillée. L'intimité de leurs corps était désormais totale, séparée seulement par quelques millimètres de tissu que l'orage, qui éclatait enfin, s'employait à rendre transparents.

La première goutte de pluie, lourde et tiède comme une larme de sang, s'écrasa sur son front. Enzo plongea en elle comme on plonge dans un abîme, avec la certitude qu'il n'y aurait pas de fond. Le rythme était celui d'une cavalcade, haché, violent, calqué sur le tonnerre qui déchirait le ciel du Languedoc. Dans un flash de lumière crue, Enzo vit une perle de pluie rouler entre les seins de Nina, disparaissant dans l'ombre du décolleté.

Ce n'était plus de la séduction, c'était une exhumation. Ils déterraient ensemble les cadavres de leurs anciennes promesses. La main d'Enzo trouva la chaleur humide, le centre de l'orage, là où tout commençait et où tout finirait. Nina renversa la tête en arrière, ses cheveux se mêlant aux feuilles de vigne.

— Michel ne te touchera plus jamais comme ça, grogna Enzo, les doigts s'enfonçant dans la chair tendre de ses hanches.

Nina ouvrit les yeux, et un éclat de triomphe y brilla. Elle se cambra, cherchant le contact plus profond. La pluie redoubla d'intensité, transformant le sol en un marécage d'argile rouge. Ils s'y enfonçaient, littéralement et figurativement. Enzo sentait la résistance de Nina s'effriter, ou peut-être était-ce la sienne.

L'acte était dépouillé de toute romance ; il était organique, saturé de l'humidité de la nuit et de la sécheresse du ressentiment. Chaque mouvement était une lutte contre les éléments et contre eux-mêmes. Le frottement des tissus, le claquement des gouttes sur les larges feuilles de vigne, le souffle court qui se muait en cris étouffés... tout concourait à faire de cette scène un sacrilège nécessaire.

Lorsqu'Enzo se détacha enfin, ses jambes tremblaient autant que celles de Nina. Ils restèrent là, l'un en face de l'autre, haletants, lavés par une pluie qui ne parvenait pourtant pas à les purifier. Nina ramassa les pans de sa robe avec une dignité retrouvée, bien que ses mains tremblent encore. Elle écarta une mèche de cheveux collée à son front et lui jeta un regard d'une tristesse infinie.

— Maintenant, tu sais, dit-elle simplement.

— Je sais quoi ? demanda-t-il, sa voix n'étant plus qu'un écho du tonnerre.

Elle esquissa un sourire cruel, celui d'une femme qui vient de signer l'acte de

propriété d'une âme. Elle s'approcha, ses lèvres effleurant les siennes une dernière fois, laissant sur lui une trace indélébile, une hypothèque définitive.

— Tu sais que le goût des cendres n'est qu'un prélude. À Valombre, le poison finit toujours par devenir la seule nourriture que l'on accepte.

Elle se détourna et s'éloigna entre les rangées de vignes, disparaissant dans le rideau de pluie comme un spectre. Enzo resta seul au milieu des Âmes Perdues. Il baissa les yeux sur ses mains couvertes de terre. Il avait retrouvé le goût du domaine, mais c'était un goût de sang et de péché. Il leva les yeux vers la demeure lointaine, dont les fenêtres brillaient faiblement. Là-bas, l'inventaire de leur déchéance l'attendait.

En se mettant en marche vers le château, il sentit l'amertume se transformer. La haine s'était muée en une complicité dévorante. Nina avait raison. La transition était achevée. Le goût des cendres s'était effacé, laissant place à quelque chose de plus sombre, de plus visqueux, de plus définitif. Il sentait sur ses lèvres, mêlé à l'eau de pluie et à la sueur, le goût d'un miel noir et sauvage, le miel des ruines que l'on savoure jusqu'à la lie.

Chapitre 7

Les comptes du péché

L'obscurité dans le bureau de Michel n'était pas une absence de lumière, mais une présence palpable, une étoffe de velours lourd qui semblait absorber le moindre souffle. Enzo était assis derrière l'imposant bureau d'acajou, le front perlé d'une sueur acide qui ne devait rien à la chaleur moite de cette nuit languedocienne. Devant lui, les registres de Valombre étaient ouverts comme les entrailles d'une bête sacrifiée. Sous la lueur crue de la lampe de banquier, les colonnes de chiffres dansaient une gigue macabre. Ce n'étaient pas de simples erreurs comptables, mais une saignée chirurgicale, méthodique. Enzo fit glisser son doigt sur une ligne de virement vers une société écran au Luxembourg. Son ongle accrocha le papier grainé, un bruit sec dans le silence de plomb du domaine. Nina. Chaque centime évaporé portait son odeur, celle de son mépris pour cette terre qu'elle s'apprêtait à recracher après en avoir extrait la moelle.

Soudain, le craquement d'une lame de parquet dans le couloir fit refluer le sang de son visage. Le silence revint, saturé par le chant strident des cigales qui, au-dehors, célébraient l'agonie du vignoble. Puis, une fragrance le frappa avant même qu'il ne l'entende : tubéreuse et musc noir, une invasion sensorielle. Nina était là, sur le seuil. Elle ne portait qu'un déshabillé de soie liquide, d'un vert si sombre qu'il paraissait noir, dont le tissu glissait sur ses hanches avec le murmure d'une menace.

« Les chiffres sont des amants bien froids, Enzo, murmura-t-elle. »

Sa voix était une caresse de papier de verre. Elle s'avança, le balancement de ses hanches dictant un rythme auquel Enzo tentait désespérément de résister. Il ferma brusquement le registre, le claquement résonnant comme un coup de feu. Elle s'arrêta

si près qu'il sentait la chaleur irradiant de sa peau, une moiteur de serre tropicale. Le déshabillé bâilla, révélant la naissance de ses seins, une peau d'ivoire que la lampe sculptait avec une précision cruelle.

« Tu es une voleuse, Nina, articula-t-il alors qu'elle faisait pivoter son fauteuil. »

Elle sourit, mais Enzo remarqua, l'espace d'une seconde, que sa main posée sur le rebord du bureau tremblait imperceptiblement, trahissant une faille sous l'acier de son assurance. Elle s'assit à califourchon sur ses genoux. Le poids de son corps, la pression de ses cuisses contre les siennes, firent voler en éclats sa volonté. La soie entre eux était une frontière dérisoire. Enzo sentait la forme de son sexe contre son ventre, une urgence qui battait au rythme des chiffres qu'il venait d'étudier. Ses mains remontèrent le long de son dos, s'égarant dans la chute des reins. Nina renversa la tête en arrière, un gémissement sourd s'échappant de sa gorge alors qu'il enfouissait son visage dans le creux de son cou. Il l'embrassa avec une fureur qui tenait de l'exorcisme, un baiser de guerre où les dents s'entrechoquaient. Il la souleva brutalement, l'allongeant sur le bureau, parmi les registres éparpillés. Les pages se froissèrent sous son poids, les chiffres de la ruine se marquant peut-être sur sa peau. Dans ce temple de la lignée, ils célébraient le culte de leur propre destruction.

Le besoin de fuir cet air raréfié le poussa hors du bureau. Il descendit vers les chais, là où l'escalier de pierre s'enfonçait dans le ventre de la terre. À mesure qu'il descendait, la température chutait, saturée par le « souffle » du vin, ce mélange d'alcool s'évaporant des barriques et de chêne mouillé. Il la vit au fond de l'allée centrale, silhouette gracile devant un foudre immense. Un seul verre de cristal reposait sur le rebord d'un tonneau, captant la faible lueur d'une lanterne à huile.

« Tu as mis plus de temps que je ne le pensais, Enzo, dit-elle sans se retourner. »

Il s'approcha, chaque pas brisant le silence sacré. Elle se tourna lentement. Ses yeux étaient deux puits d'obsidienne. Elle prit le verre, fit tourner le liquide sombre — un

mourvèdre profond, presque noir — et l'approcha de ses lèvres. Enzo sentit contre son dos la rugosité des cerclages en fer d'une barrique. Il était pris au piège entre la puissance du vin et la menace de cette femme. Il lui saisit les po wrists. Le contact fut brutal. Ses mains calleuses contre la finesse de sa peau de porcelaine.

Le baiser eut le goût du vin vieux, de tanins puissants et de fruits noirs macérés. Enzo céda. Il la souleva, ses mains trouvant la chair ferme de ses cuisses sous la soie qui glissait. Elle était brûlante, un incendie au milieu de la cave glaciale. Il l'assit sur le rebord du foudre de chêne. Les sons de la cave s'amplifièrent : le goutte-à-goutte d'une source souterraine, le craquement du bois qui travaille, le souffle court de Nina. L'acte fut rapide, violent. C'était une collision de deux désespoirs. Le froid de la pierre contre ses genoux, la chaleur de Nina, le goût de fer et de vin... tout se mélangeait. Quand le calme revint, Nina se laissa glisser du foudre, réajustant sa robe avec une économie de mouvements qui glaça le sang d'Enzo. Elle ne dit rien. Elle s'éloigna vers l'escalier, emportant la lanterne, le laissant seul dans le noir absolu des caves.

Il finit par la rejoindre dans la chambre haute du domaine. La pièce était baignée dans la lueur ambrée d'une lampe à huile. Nina était assise, déjà revêtue d'une robe de chambre en soie anthracite. Enzo s'approcha, posant ses mains à plat sur le bureau de son père. Il voyait, au creux de son décolleté, la trace rouge d'une morsure.

« Pourquoi le vide ? murmura-t-il. »

Nina se leva. Elle s'approcha de lui, pressant son corps contre le sien. À travers la soie, il sentait la pointe de ses seins, cette architecture érotique qui le rendait esclave. Elle défit brusquement les boutons de sa chemise. Ses gestes étaient cliniques, sans la moindre tendresse. Elle l'entraîna vers le grand divan de velours vert bouteille. Elle défit la ceinture de sa robe de chambre, laissant le tissu glisser sur ses épaules. Dans la pénombre, sa peau avait la lueur lactée des perles anciennes, une beauté insensible à la morale.

Le désir était une lame de fond. Enzo ne répondit plus avec des mots, mais par la violence de ses mains sur son corps. La spoliation du domaine n'était plus qu'un bruit de fond. La seule économie qui importait était celle de leurs corps, ce troc de plaisir et de culpabilité. Nina, sous lui, laissa échapper un rire étouffé, un son de triomphe qui se perdit dans un gémissement. Elle avait gagné. Elle transformait l'héritier en complice silencieux.

Le temps s'étira. Chaque mouvement était une exploration des abîmes. Lorsqu'enfin le calme revint, Nina se redressa. Elle ne le regarda pas. Elle se rhabilla dans un silence total, sans un geste pour lui, sans un regard. Cette indifférence soudaine fut plus violente que n'importe quel sarcasme. Elle fixa la fenêtre où l'aube commençait à teinter le ciel de gris et de pourpre.

« Demain, Enzo, les experts viennent pour l'inventaire. Tu souriras. Tu diras que tout va bien. »

Elle quitta la pièce sans se retourner. Enzo resta seul sur le velours, le visage tourné vers le soleil qui se levait sur les rangs de vignes, ignorant que sous la majesté de la terre, les racines commençaient déjà à pourrir. Le goût des cendres était désormais permanent. Le jour était là, et avec lui, le mensonge final.

Chapitre 8

L'ivresse du pouvoir

La pénombre des chais de Valombre n'était pas une simple absence de lumière ; c'était une substance, une nappe d'encre fraîche et humide qui s'enroulait autour des chevilles pour entraver toute velléité de fuite. Dans cette cathédrale souterraine où dormaient les fûts de chêne centenaires, l'air était saturé d'une odeur obsidionale : le sucre en fermentation, la terre battue imprégnée de siècles de labeur, et ce parfum de cuir vieux qui signait l'identité du domaine.

Enzo se tenait en retrait, adossé à un pilier de pierre calcaire dont la froideur lui mordait les omoplates à travers le lin fin de sa chemise. Ses yeux ne quittaient pas le cercle de clarté dorée projeté par les lustres en fer forgé. Là, autour d'une table massive taillée dans un tronc d'orme, le spectacle de sa déchéance se jouait. Michel, son père, rayonnait d'une fierté sénile, le visage congestionné par l'orgueil. Face à lui, des investisseurs aux costumes de soie grise affichaient des sourires de comptables avides. Mais au centre de ce dispositif, pivot invisible et pourtant absolu, se tenait Nina.

Elle portait une robe de soie d'un rouge si sombre qu'elle paraissait noire sous les voûtes, une coupe fourreau qui épousait chaque courbe avec une précision chirurgicale. Elle ne bougeait presque pas, mais chaque inclinaison de son cou dictait le rythme respiratoire de l'assemblée.

— Le 2018, murmura-t-elle, sa voix glissant comme du velours sur du métal froid. Il a l'insolence de la jeunesse et la profondeur des terres brûlées. C'est un vin qui ne se donne pas, il se conquiert.

Enzo sentit une contraction douloureuse dans son plexus. Il connaissait ce ton. C'était celui qu'elle utilisait autrefois pour lui expliquer que le désir n'était qu'une question de territoire. Elle ne parlait pas de vin ; elle vendait l'illusion de la domination. Michel posa une main possessive sur l'épaule de sa femme. Une main lourde, tachée par l'âge. Enzo vit le tressaillement imperceptible de la mâchoire de Nina. Un dégoût si fugace que seul quelqu'un qui l'avait possédée aurait pu le déceler.

— Mon cher Michel, tu devrais leur montrer la réserve du Fondateur, suggéra-t-elle avec une douceur vénéneuse.

Alors que le groupe s'enfonçait vers les grilles de fer, Nina resta en arrière. Elle savait qu'il était là. Elle prit un verre, fit tourner le liquide pourpre avec une lenteur calculée.

— Tu te caches comme un rat, Enzo ? lança-t-elle sans élever la voix.

Il se détacha de son pilier. Le bruit de ses pas sur la terre battue résonna comme un glas. Il s'approcha d'elle jusqu'à ce que la chaleur de son corps, mêlée au parfum de jasmin et de poudre de riz, vienne l'agresser.

— Je ne me cache pas, Nina. Je regarde le désastre.

Elle se tourna enfin. Ses yeux étaient deux puits d'obsidienne. Elle fit un pas vers lui, réduisant l'espace de sécurité à néant.

— Le désastre ? Ton père est un vestige. Toi, tu n'es qu'une ombre. Moi, je suis la seule chose vivante ici.

Elle leva son verre et le porta aux lèvres d'Enzo. Ce n'était pas une invitation, c'était un ordre muet. Il sentit le bord du cristal contre ses dents. Le contact était glacé, contrastant avec la chaleur de la main de Nina qui frôla sa joue. Il but. Le vin l'envahit, une attaque puissante, tannique, qui lui rappela la rudesse de la terre. C'était

le vin de son père, mais il avait désormais le goût de Nina. Elle l'avait corrompu par sa simple présence.

— Tu sens ça ? chuchota-t-elle. C'est le goût de l'agonie. Ce domaine se meurt, Enzo. Et je vais m'assurer que chaque goutte soit bue avant que le rideau ne tombe.

Sa main glissa. Ses doigts s'ancrèrent sur la carotide, là où le pouls d'Enzo avouait tout ce que sa bouche taisait. Elle sentit cette trahison physique, ce galop erratique qu'il ne pouvait contrôler. Son corps se souvenait de la morsure de ses ongles.

— Pourquoi es-tu revenue ? demanda-t-il, la voix enrouée.

— Pour tout prendre. Et pour te voir regarder.

Soudain, des bruits de pas signalèrent le retour du groupe. Nina se détacha de lui en un mouvement fluide, reprenant instantanément son masque d'épouse impeccable. Elle jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de Michel, directement dans les yeux d'Enzo. C'était un regard de triomphe.

Le groupe remonta vers le grand salon, et Enzo suivit, irrésistiblement attiré par la lumière factice du luxe. Là-haut, l'air était saturé du parfum des lys qui mouraient dans des vases de cristal. Michel trônait, un verre à la main, tandis que Nina gravitait parmi les investisseurs comme un astre noir. Enzo s'immobilisa dans l'encadrement de la porte. Il se sentait brisé, tandis qu'elle irradiait une pureté de prédatrice.

— La minéralité de Valombre ne ment jamais, mon père, répondit Enzo à une question de Michel qu'il n'avait qu'à moitié entendue. Elle finit toujours par remonter à la surface, peu importe l'épaisseur de la terre qu'on jette dessus.

Un silence tomba. Nina inclina la tête.

— Le terroir est une mémoire, Enzo, dit-elle d'une voix suave. Et parfois, la mémoire est un poison que l'on cultive avec soin.

Elle s'approcha, tenant une bouteille débouchée, une cuvée spéciale. Elle saisit le verre d'Enzo et versa le liquide. Elle le fit avec une lenteur exquise, son poignet pivotant avec une souplesse de courtisane. Enzo fixait ses doigts longs, pâles, aux ongles laqués d'un rouge si sombre qu'ils semblaient trempés dans la lie.

— Regarde la robe, Enzo, dit-elle, se rapprochant encore.

Il était obligé de baisser les yeux. La robe du vin, oui. Mais aussi la naissance de ses seins sous la soie, le mouvement de sa respiration calme alors qu'il étouffait.

— Goûte, ordonna-t-elle dans un souffle.

Leurs doigts s'effleurèrent. Le contact fut électrique, une décharge qui s'installa dans son bas-ventre. Il but, ses yeux fixés dans les siens, défiants et soumis.

— Alors ? demanda-t-elle, un sourire cruel étirant ses lèvres.

— Il est... dévastateur.

— Comme tout ce qui en vaut la peine ici.

Elle se détourna, le laissant chancelant, pour rejoindre Michel qui posa une main possessive sur sa hanche. Enzo vit son père serrer la soie verte, un geste de propriétaire vulgaire. Nina se pressa contre le vieil homme, tout en jetant un regard de défi par-dessus son épaule. La torture était orchestrée. Elle montrait à Enzo sa déchéance.

Plus tard, alors que la fête s'étouffait, Nina se glissa vers les escaliers dérochés des

chais. Enzo la suivit. Il la trouva dans la réserve privée, un sanctuaire de poussière grise. Elle était debout devant un râtelier de fer forgé, sa silhouette découpée par la lumière crue d'une ampoule dénudée. Le contraste était brutal : la soie noire contre la rudesse du calcaire.

Elle ne se retourna pas. Elle caressait le goulot d'une bouteille, un mouvement lent, presque religieux.

— Ton père dort déjà dans ses rêves de gloire, Enzo. Il ne possède que du verre et du vent.

Enzo s'arrêta. L'humidité de la cave semblait coller sa chemise à sa peau.

— Pourquoi m'avoir fait venir ici ?

Elle se tourna enfin. Elle tenait à la main un tastevin d'argent massif. Elle s'approcha, réduisant l'espace jusqu'à ce qu'il puisse sentir le parfum de son cou.

— Tu te souviens du goût de la peur ?

Elle leva le tastevin et, d'un geste chirurgical, le passa sur le front d'Enzo pour recueillir une perle de sueur froide. Puis, elle porta le métal à ses propres lèvres.

— Tu es salé, dit-elle. Comme une terre qui meurt de sa propre soif.

L'accélération fut subite. Enzo lui saisit le poignet, ses doigts exigeant une reddition qu'il n'avait plus la force de feindre. Sa main se referma sur la peau fine avec une force brute.

— Arrête ce jeu, Nina. Tu vas tout détruire.

— C’est déjà détruit, Enzo. Tu es revenu parce que tu ne supportais pas l’idée que je brûle sans toi.

Elle se pressa contre lui. La soie de sa robe glissa contre son pantalon, une caresse fluide qui fit refluer le sang vers ses tempes. Elle posa ses mains sur son torse, sentant le galop de son cœur.

— Tu as faim de moi. Sauf que maintenant, la faim est assaisonnée de haine. C’est encore meilleur.

Elle remonta ses mains, ses ongles mordant la naissance de ses cheveux. Enzo ferma les yeux, luttant contre l’envie de s’effondrer en elle. L’atmosphère devenait épaisse, saturée de l’odeur des vieux millésimes.

Il la saisit par la taille et l’ancre contre un grand fût de chêne. Le bois vibra. Nina laissa échapper un soupir de victoire.

— Tu veux me punir ? Fais-le. Transforme cette rage en quelque chose de productif.

Elle guida sa main vers la fermeture éclair de sa robe. Le métal froid contre la pulpe de ses doigts le fit frissonner. Enzo fit descendre le curseur. Le bruit fut minuscule, un déchirement de soie qui résonna comme un aveu de défaite. La robe s’ouvrit, révélant la blancheur laiteuse de son dos que la pénombre rendait irréelle.

Il posa ses lèvres sur son épaule, là où la bretelle était tombée. La peau était fraîche, contrastant avec la rugosité du bois vieux et des cerclages de fer froids contre lesquels elle était pressée.

— Michel t’attend en haut, Enzo, souffla-t-elle avec une perversité délicate. Il ne se doute pas que l’avenir est ici, en train de s’effiloche.

Enzo s'arrêta un instant, le front contre son cou. L'image de son père trahi traversa son esprit, mais Nina chercha sa bouche. Lorsqu'ils s'embrassèrent, ce fut avec la violence de ceux qui n'ont plus rien à sauver. C'était un baiser de fin du monde. Le goût du vin qu'elle avait bu imprégnait ses lèvres. Un goût de fruit noir et de terre.

Elle guida ses mains vers ses hanches, l'incitant à la soulever sur le rebord du fût massif. Enzo s'exécuta, son corps agissant par nécessité tragique. Le contraste entre la noblesse des bouteilles séculaires et la crudité de leur étreinte créait une tension insoutenable. C'était une profanation nécessaire.

Il enfouit son visage dans le creux de sa poitrine, là où battait son cœur, un métronome implacable. Il était ivre de cette certitude : le point de non-retour était franchi. Les milliers de regards de verre des bouteilles alignées semblaient scruter l'agonie de sa lignée.

Nina lâcha un gémissement étouffé qui se perdit dans les méandres de la cave. Enzo se redressa, son regard plongeant dans celui de sa complice. Il y vit un triomphe sans joie, une soif de vengeance qui ne s'éteindrait que dans les cendres.

— Tu me hais, n'est-ce pas ? demanda-t-elle, le souffle court.

— Plus que tout au monde, répondit-il en resserrant son étreinte.

— Bien, murmura-t-elle. Alors ne t'arrête pas.

L'ivresse était totale. L'ivresse du pouvoir, de la chair, et de la ruine imminente. Enzo comprit qu'il ne sauverait pas Valombre. Il resterait ainsi, une proie consentante, guidé par la main de celle qui l'avait condamné. Dehors, le vent se levait sur les vignes, mais ici, dans le ventre de la terre, ils attendaient simplement que l'incendie promis dévore les derniers vestiges de leur honneur.

Chapitre 9

Le secret du terroir

L'humidité rampait le long des murs de calcaire du cellier inférieur, là où l'air lui-même semblait avoir vieilli de plusieurs siècles, prisonnier entre les fûts de chêne dont les cerclages de fer rouillaient en silence. Enzo tenait entre ses doigts tremblants un acte notarié jauni, dont l'odeur de papier moisi se mêlait à celle, entêtante, de la lie de vin. Les mots, tracés d'une écriture calligraphique et cruelle, dansaient sous la lueur vacillante de sa lampe de poche : *Cession à titre gracieux...* Une lie de mensonge. Une spoliation déguisée en transaction honorable. Son père, Michel, n'avait pas bâti Valombre par le labeur, mais par la rapine, arrachant ce terroir de sang aux ancêtres de Nina au lendemain d'une faillite orchestrée.

Le silence de la cave fut soudain déchiré par le froissement d'une étoffe. Un son fluide, presque liquide.

— On ne déterre pas les morts sans s'attendre à ce qu'ils vous mordent, Enzo.

Il se retourna brusquement. Nina se tenait à l'entrée de la voûte, là où l'ombre se fait la plus dense. Elle portait une robe de soie émeraude, si fine qu'elle semblait n'être qu'une seconde peau, une pellicule de venin drapée sur ses courbes. Elle ne bougeait pas, mais son immobilité était celle d'un prédateur observant sa proie se débattre dans un piège qu'elle avait elle-même posé.

— Pourquoi ? murmura Enzo, la voix hachée par une émotion qu'il ne parvenait pas à nommer.

— Parce que ce sol réclame sa vraie lignée, répondit-elle en s'avancant. Chaque grain

de raisin que ton père écrase porte le nom de mon grand-père. Je ne suis pas venue pour prendre, Enzo. Je suis venue pour récupérer.

Elle s'arrêta à quelques centimètres de lui. L'air entre eux devint électrique, saturé de l'odeur de son parfum — un mélange de jasmin nocturne et de quelque chose de métallique, comme le sang. Enzo sentit la chaleur émaner de son corps, un contraste violent avec la fraîcheur sépulcrale du chai. Elle posa une main sur son torse, juste au-dessus du cœur. Ses doigts étaient froids, mais là où ils touchaient la peau d'Enzo à travers sa chemise de lin, un incendie se déclarait.

— Et maintenant que tu sais, que vas-tu faire ? Sa voix n'était qu'un souffle. Me dénoncer à cet homme qui a volé mon héritage ? Ou m'aider à achever le démantèlement ?

Enzo saisit son poignet. Il voulait l'écarter, mais sa poigne ne fit que se resserrer, l'attirant plus près encore. Le désir montait en lui, une bête noire et affamée. Désirer la femme de son père était un péché ; désirer l'instrument de la ruine de sa famille était une damnation.

— Tu es un démon, Nina.

— Et tu es le fils d'un voleur. Nous sommes faits pour nous entendre.

Elle se haussa sur la pointe des pieds, ses lèvres frôlant les siennes sans jamais les toucher. Enzo lâcha le document, qui retomba dans la poussière, pour ancrer ses mains dans la taille de Nina. La soie glissa sous ses paumes, d'une douceur indécente. Le baiser ne fut pas une rencontre, mais une collision. Il y avait en lui le goût âpre du vieux vin et l'amertume des secrets. Ce n'était pas de la tendresse ; c'était une lutte de territoires. Il l'adossa contre un fût de chêne séculaire, le bois rugueux contrastant avec la souplesse de son dos. Nina laissa échapper un gémissement qui ressemblait à un cri de victoire. Elle enroula ses jambes autour de sa taille, le tirant plus

profondément dans l'abîme.

— Détruis-moi, Enzo, murmura-t-elle entre deux souffles erratiques. Détruis-moi avant que je ne réduise ton nom en cendres.

L'érotisme de la scène était ancré dans cette horreur psychologique : chaque caresse était une trahison. Enzo sentait la peau de Nina, brûlante, sous ses doigts. La main de la jeune femme descendit le long de sa colonne vertébrale, chaque ongle traçant une ligne de feu. L'urgence devint sauvage. Les ombres des bouteilles de collection semblaient observer ce sacrilège. Nina riait presque sous ses baisers, un rire carnassier. Elle l'utilisait, il le savait. Elle faisait de lui le complice de sa propre déchéance, et il l'acceptait avec une ferveur de martyr.

Ses mains remontèrent le long des cuisses de la jeune femme, déchirant presque la soie fine. Le contact de la peau nue provoqua en lui une secousse électrique. Il cherchait à s'ancrer en elle pour ne pas sombrer dans la honte, mais Nina était elle-même l'océan. Elle se cambra, offrant son corps à sa colère et à son désir.

— Regarde-moi, exigea-t-elle, sa voix se brisant sous l'intensité. Regarde ce que ton père a essayé d'effacer. Je suis Valombre.

Enzo plongea son visage dans le creux de son épaule. Il y avait une poésie macabre dans leur étreinte, une beauté née de la pourriture. Il la fit glisser lentement le long du bois noirci par les ans. Leurs mouvements étaient rythmés par le silence oppressant de la cave. Chaque seconde de cette union était une profanation de la demeure familiale, un crachat au visage de Michel qui dormait à quelques étages de là.

Quand l'orage de leurs sens commença enfin à refluer, l'obscurité de la cave leur parut plus lourde encore. Nina se dégagea avec une grâce indolente, rajustant sa robe avec une désinvolture qui blessa Enzo plus que n'importe quelle insulte. Elle ramassa le document et lui tendit.

— Garde-le, dit-elle. Comme un souvenir de ce que tu es vraiment. Un complice.

Elle s'éloigna vers l'escalier. Enzo resta seul, entouré de l'odeur du vin et de la trace de Nina sur sa peau. Il monta les marches de pierre, ses bottes résonnant avec une lenteur funèbre. À mesure qu'il s'extrait des entrailles de Valombre, la chaleur de la nuit languedocienne le frappa comme un gant de fer. L'orage grondait au loin, par-delà les collines de schiste.

Il la vit. Elle l'attendait à la lisière des premiers rangs de vigne. Elle tenait un verre de rouge, sa silhouette se découpant contre l'horizon pourpre comme une apparition de soie noire. Enzo s'approcha, le cœur battant une chamade sourde. La vérité qu'elle venait de lui jeter au visage avait agi comme un acide, dissolvant ses dernières défenses morales.

— Tu as fini de lire ton arrêt de mort, Enzo ? demanda-t-elle sans se retourner.

— Ce n'est pas un arrêt de mort, répondit-il, la voix rauque. C'est un pacte. Tu m'as montré l'abîme, Nina. Tu t'attends à ce que je saute ?

Elle se tourna enfin. Ses yeux étaient deux puits d'encre.

— On ne saute pas dans un abîme, Enzo. On s'y abandonne.

Elle posa son verre sur un muret de pierres sèches. D'un geste d'une lenteur exquise, elle dénoua le ruban qui retenait ses cheveux. Ils retombèrent en une cascade sombre sur ses épaules nues. Le contraste entre la blancheur de sa peau et l'obscurité de la vigne était une insulte à sa raison. Elle était si proche qu'il pouvait sentir la radiation de soufre et de désir émanant d'elle.

— Ton père a volé cette terre pied par pied, reprit-elle. Tu reviens pour sauver le

voleur ? Ou pour goûter au fruit du péché ?

Ses doigts s'insinuèrent entre les boutons de sa chemise. Le contact fut un choc électrique. Enzo ferma les yeux, sa tête basculant en arrière. Il saisit son poignet avec une brutalité qui ne fut qu'un aveu de capitulation.

— Qu'est-ce que tu attends de moi ?

Nina eut un petit rire cruel.

— Je veux que tu sentes le poids de chaque mot de ce document pendant que je te détruis. Je veux que lorsque Valombre s'écroulera, tu sois celui qui tient la torche.

Elle se pressa contre lui. La soie de sa robe glissa contre le coton de son pantalon. Enzo sentit les courbes de Nina s'ajuster aux siennes avec une familiarité toxique. C'était une danse de spectres. Il la saisit par la taille, l'adossant contre le muret de pierre. Le froid de la roche contre le chaud de la peau fut insupportable. Il remonta sa robe, ses mains découvrant la tension de ses muscles.

— Dis-le, murmura-t-elle contre son oreille. Dis que tu m'appartiens.

Enzo ne répondit pas par des mots. Il y avait seulement le rythme saccadé de leurs souffles et cette odeur de terre mouillée qui montait du sol. Il l'embrassa à nouveau, descendant le long de son cou, marquant sa peau de son empreinte. Nina gémit, un son de triomphe et de tourment mêlés. Elle arqua son corps, s'offrant avec une impudeur qui n'était que la manifestation ultime de son pouvoir.

Le temps se liquéfia. Enzo se sentait sombrer, ses remords s'étouffant sous la pression des cuisses de Nina. Il savait qu'en cet instant précis, il signait son propre arrêt. Chaque caresse était un clou supplémentaire dans le cercueil de l'empire de son père. Soudain, elle se dégagea, le laissant haletant, le corps vide. Elle rajusta sa robe,

retrouvant instantanément sa froideur souveraine. L'orage éclata enfin, une lueur zébrant le ciel d'un blanc électrique.

— Demain, dit-elle, nous irons voir le notaire à Béziers. Tu signeras les documents de cession.

Enzo la regarda, les mains tremblant encore.

— Et si je refuse ?

Nina esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux. Elle ramassa son verre et le vida d'un trait.

— Tu ne refuseras pas, Enzo. Parce que tu as enfin goûté à la vérité. Tu n'es plus un homme faible. Tu es mon complice.

Elle s'éloigna vers la demeure de maître, sa silhouette se fondant dans les premières gouttes de pluie. Enzo resta seul, debout au milieu du terroir volé. La pluie lavait la poussière sur les raisins, mais elle ne pourrait jamais effacer le goût des cendres dans sa bouche. Il ramassa l'acte de spoliation, maintenant taché de terre humide. Nina avait raison : il n'y avait pas de retour possible. Le domaine brûlait déjà, et il avait choisi de danser dans les flammes avec son bourreau.

Il fit un pas vers la maison où l'attendait son père, ce vieil homme qui ne se doutait pas que son fils venait de vendre le royaume pour un baiser empoisonné. La séduction était achevée ; le démantèlement pouvait commencer.

Chapitre 10

L'alliance interdite

L'air dans le bureau de Michel était une insulte à la fournaise qui dévorait le vignoble au-dehors. Entre les murs de pierre de taille épais de deux mètres, l'atmosphère stagnait, saturée d'une fraîcheur sépulcrale et de l'odeur écrasante du cuir de Cordoue. Enzo resta un instant sur le seuil, le souffle court. Les documents qu'il venait de découvrir dans le coffre secret brûlaient ses doigts. La vérité était une lame rouillée : son père n'était qu'un charognard qui avait méthodiquement dépecé le patrimoine des de Valombre pour asseoir son propre empire.

Nina était là, assise dans le fauteuil directorial de Michel, cet immense trône de bois sombre. Elle ne portait qu'une robe de soie liquide, d'un vert émeraude si profond qu'il paraissait noir. Elle ne fit pas un geste. Elle se contenta de le regarder, ses yeux ayant la couleur des fonds de cuve, là où la lumière meurt.

— Tu as enfin ouvert la boîte de Pandore, murmura-t-elle. Sa voix était un glissement de soie sur une lame de rasoir.

Enzo fit un pas, le parquet grinçant sous son poids. Sa culpabilité se heurtait à une fureur dirigée contre le sang qui coulait dans ses propres veines.

— Il a tout volé, articula-t-il, la voix étranglée. Les terres, le nom. Il a profité de la ruine pour vous achever.

Nina esquaissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux. Elle se leva lentement. Le mouvement de la soie contre sa peau produisit un son de confiance interdite, le murmure d'une peau qui s'affranchit. Elle contourna le bureau avec la grâce prédatrice

d'un félin.

— Et tu penses que j'ai supporté ses mains sur moi, son odeur de vieux cigare et de domination, pour le simple plaisir de porter son nom ? Je suis l'expiation, Enzo. Mais toi... tu es l'imprévu. L'erreur de calcul dans mon équation de haine.

Elle posa une main glacée sur son torse. Le contact, à travers le coton fin, envoya une décharge électrique dans le corps du jeune homme. L'image du patriarche s'effondrait. Le désir monta en lui, brutal, indécent. C'était une soif de destruction mutuelle.

— Tu veux le ruiner ? demanda Enzo.

— Je veux qu'il ne reste que des cendres. Et je veux que tu m'aides à tenir l'allumette.

D'un mouvement brusque, il lâcha les documents qui s'éparpillèrent sur le tapis comme des feuilles mortes. Ses mains saisirent les poignets de Nina avec une urgence sauvage. Il la plaqua contre le bord massif du bureau. Les objets de pouvoir — le coupe-papier en argent, le flacon de vieux cognac — tressaillirent.

— Si je fais ça, murmura Enzo, il n'y aura pas de retour en arrière.

— Nous sommes déjà damnés.

Il ne l'embrassa pas encore. Il la fixa, cherchant dans son regard la confirmation de leur déchéance. Puis, sans un mot, il l'entraîna vers l'escalier dérobé qui menait aux chais privés. Ils descendirent dans les entrailles du domaine comme dans un œsophage de pierre. La chaleur s'étiola, remplacée par une humidité chargée de salpêtre et de lie de vin.

Lorsqu'ils atteignirent le dernier niveau, celui que Michel gardait sous clé, Nina

ouvrit la grille avec une obscénité tranquille. La pièce était saturée de casiers en fer forgé. Elle saisit une bouteille d'un millésime légendaire et, sans verres, fit sauter le bouchon. Elle but une gorgée généreuse. Une goutte pourpre s'échappa du coin de sa bouche et roula le long de son menton, venant s'écraser sur le décolleté de sa robe.

— Goûte la trahison, ordonna-t-elle.

Enzo but à son tour. Le vin était agressif, une chaleur qui brûlait la gorge. Il reposa la bouteille sur un établi de bois brut et ankra ses mains sur les hanches de Nina. La tension entre eux n'était plus une corde, mais un incendie.

— Montre-moi ce qu'il a volé, souffla-t-elle.

Il l'accula contre les casiers de fer. Le contraste thermique fut un choc : le froid tranchant du métal mordant les omoplates de Nina contre la fournaise de l'entrejambe d'Enzo qui pressait contre elle. Leurs lèvres se rencontrèrent enfin dans un baiser chargé du tanin âpre du vin. Enzo fit glisser la soie de la robe le long de ses épaules. Le vêtement tomba à leurs pieds, une flaque de luxe désormais inutile.

L'acte fut une collision, une profanation méthodique de l'héritage paternel. Sous le regard invisible de générations de vigneron, Enzo se perdait dans la texture de cette peau qu'il avait tant haïe et désirée. Chaque va-et-vient était un coup porté à l'image du père. Nina agrippa les montants en fer, ses dents s'enfonçant dans l'épaule d'Enzo pour étouffer un cri qui tenait autant du triomphe que de la douleur. Dans l'obscurité des chais, ils ne formaient plus qu'une seule créature de soufre et de sueur, scellant un pacte de sang dans le plaisir brut.

Lorsqu'ils retombèrent l'un contre l'autre, le silence revint, plus lourd qu'avant. Nina se redressa la première. Elle ramassa sa robe, désormais froissée, marquée par une tache sombre de vin et la poussière de la cave. Elle la remit avec une dignité retrouvée qui accentuait le trouble de l'étreinte.

— C'est fait, dit-elle d'une voix qui avait retrouvé son calme glacial. Nous sommes liés par le crime.

Enzo boutonna sa chemise, les mains encore tremblantes. Il regarda cette femme qui venait de l'utiliser comme une arme, mais il s'en moquait. Il avait trouvé sa vérité dans le mensonge de leur étreinte.

— Demain matin, au petit-déjeuner, nous serons assis en face de lui, murmura Nina en lissant ses cheveux. Il nous servira le café, il nous parlera de ses récoltes, et il ne verra rien. Mais nous, nous saurons. Nous saurons que chaque mot qui sort de sa bouche appartient déjà au passé.

Ils remontèrent l'escalier, laissant derrière eux la bouteille ouverte dont le précieux liquide commençait déjà à s'oxyder. Dehors, les cigales avaient cessé leur chant. Le pacte était conclu. La guerre de Valombre venait de changer de visage, devenant une alliance charnelle contre l'ordre établi. Et dans l'air immobile de la nuit, une odeur de fumée commençait déjà à monter, comme le présage d'un incendie que rien ne pourrait plus éteindre.

Chapitre 11

L'orage sur les ceps

L'air était devenu une matière solide, un bloc de basalte invisible qui pesait sur les poitrines. Au Domaine de Valombre, l'après-midi s'était éteinte brusquement, dévorée par un horizon de nuages d'un vert livide, une couleur de bile et de cuivre qui n'augurait rien d'autre que le désastre. Les cigales s'étaient tues. Leur crissement électrique laissait place à un silence de plomb, seulement troublé par le froissement sec des feuilles de vigne qui semblaient frissonner d'une terreur organique.

Dans le grand salon aux boiseries sombres, l'atmosphère était saturée d'une tension plus délétère encore que celle du ciel. Michel, le patriarche, n'était plus qu'une ombre décharnée dans son fauteuil de cuir. Ses mains, autrefois capables de briser un sarment d'un seul geste, tremblaient sur les accoudoirs. Il fixait le baromètre dont l'aiguille chutait avec une violence vertigineuse. Il ne disait rien, mais ses yeux trahissaient une impuissance pathétique. Face à la colère de la terre qu'il avait si longtemps exploitée, il n'était plus qu'un spectateur inutile.

Enzo, debout près de la porte-fenêtre, sentait le mépris monter en lui comme une nausée. Ce domaine, il l'avait fui, il l'avait haï, mais le voir ainsi, vulnérable sous le regard d'un vieillard déchu, réveillait en lui un instinct de protection ancestral. C'était son sang qui coulait dans ces ceps de Grenache.

— Les filets, balbutia Michel, sa voix n'étant plus qu'un souffle de parchemin.
Enzo... la grêle va tout hacher.

Enzo ne répondit pas. Il allait se détourner quand il sentit une présence derrière lui. Une odeur d'iris froid, mêlée à une fragrance plus sombre, plus musquée. Celle de

Nina.

— Il a raison, murmura-t-elle à son oreille. Le vent tourne. Si on ne fait rien, il ne restera que de la boue ce soir.

Sa voix était un velours empoisonné. Enzo se tourna vers elle. Nina ne portait pas la tenue de circonstance pour une tempête. Sa chemise de soie crème était déjà presque transparente sous la lumière crue de l'orage. Elle le regardait avec cette lueur de défi qui le rendait fou.

— Les ouvriers sont aux chais, dit Enzo d'une voix rauque. Ils n'auront pas le temps pour le Clos des Anges.

— Alors nous y irons seuls.

Un premier éclair déchira le ciel. Griffure d'argent pur. Enzo vit Nina tressaillir, non de peur, mais d'une excitation sauvage. Ils s'élancèrent vers le garage, récupérant les lourdes bobines de filets. Le vent s'était levé, un souffle brûlant qui soulevait la poussière rousse des chemins. Lorsqu'ils atteignirent le coteau, l'obscurité était totale.

Le travail commença dans une urgence brutale. Enzo déroulait les filets, ses muscles se bandant sous sa chemise de coton. Nina agissait avec une efficacité chirurgicale. À chaque fois qu'ils se croisaient pour fixer une attache, leurs peaux se frôlaient. Enzo sentait la chaleur qui émanait d'elle, une fournaise interne narguant l'orage.

Soudain, la pluie frappa. Pas des gouttes, mais des lances d'eau froide. En quelques secondes, ils furent trempés. La chemise de soie de Nina devint une seconde peau, révélant la pointe de ses seins durcis par le froid, l'arrondi de ses épaules, la nacre de son cou. L'odeur de la terre mouillée, cette géosmine puissante et primitive, se mêlait au parfum de la jeune femme.

— Lâche-moi, Enzo, souffla-t-elle, mais ses yeux disaient le contraire.

— Tu vas te blesser. Rentre au domaine.

— Tu n’as jamais rien fini seul, Enzo. Tu as toujours fui avant la fin.

Le reproche le frappa plus sûrement que la foudre. Dans ce chaos, la raison s’effaçait. Le désir se cristallisait en une nécessité physique absolue. Nina approcha son visage du sien. Les gouttes d’eau perlaient sur ses cils.

— Regarde-le, dit-elle en désignant la silhouette lointaine du manoir. Ton père est là-haut. Il regarde ses vignes mourir. Il devine que tu me touches. Vois comme la terre s'abandonne quand le ciel l'exige.

Elle posa sa main glacée sur son poignet. Elle remonta lentement. Sillage de feu sur sa peau mouillée. Enzo sentit une décharge électrique traverser son échine. Ce n'était pas de la tendresse. C'était une lutte de territoires.

— Le fruit est mûr, Enzo. Il demande à s'écraser.

Il l'attira brutalement contre lui. Le contact fut un choc. Dureté de ses muscles contre la souplesse calculée de Nina. Il la pressa contre un piquet de vigne. La rudesse du bois et du métal s'opposant à la moiteur de leur peau. Le baiser fut une collision. Le goût de la pluie, du sel et d'une amertume délicieuse.

Le choc fut sec. Brutal. Un gémissement s'étrangla dans sa gorge : la douleur se muait en délivrance. Autour d'eux, la grêle commença à tomber. Mitraille sur les filets. Chaque impact résonnait comme un battement de cœur désordonné. Enzo la souleva, ses mains maculées de boue marquant la blancheur de ses hanches. Il n'y avait plus de passé. Seulement ce besoin viscéral de s'ancrer pour ne pas être emporté.

Dans son esprit, il voyait toujours le visage de son père à la fenêtre. C'était cette pensée, cette trahison finale, qui donnait à l'instant sa force de dévastation. Nina griffait la terre, s'ancrant dans ce domaine qu'elle vidait de sa substance. Un cri se perdit dans le tonnerre.

Puis, le silence revint. Un bourdonnement sourd.

Ils restèrent prostrés l'un contre l'autre, deux naufragés sur une île de limon. Nina se redressa la première. Elle semblait sainte dans sa dévastation.

— La récolte est perdue, Enzo. Regarde autour de toi.

Sous la clarté d'un éclair, il vit les raisins au sol. Les ceps brisés. Dans leur étreinte, ils avaient piétiné ce qu'ils devaient protéger.

— Viens, murmura-t-elle. Le froid s'installe. Finissons-en aux chais.

La porte de chêne se referma sur eux. Silence minéral. L'air était saturé de l'odeur de la fermentation. Nina s'avança vers le bac en pierre. Elle ouvrit le robinet de cuivre. L'eau jaillit, résonnant violemment. Elle plongea ses mains dans l'eau vive, chassant la boue de son visage avec une brutalité magnifique.

— Viens ici.

Il obéit. Nina prit une éponge, l'imbiba d'eau glacée et se tourna. Elle commença à nettoyer le torse d'Enzo. Le contraste thermique était insoutenable : la fraîcheur de l'éponge et l'incendie de sa peau.

— Tu as peur de moi ? demanda-t-elle. Ou de ce que tu ressens dans cette fange ?

Elle laissa tomber l'éponge. Ses mains nues se posèrent sur sa poitrine.

— Tu m’as abandonné il y a cinq ans. Tu as cru que la distance effacerait le goût. Mais tu reviens toujours vers ce qui te détruit.

Elle défit sa ceinture. Enzo restait pétrifié. La psychologie de son désir était une spirale descendante. Elle fit glisser le tissu trempé. Il se retrouva nu, dépouillé, devant cette reine déchuée mais triomphante.

Elle s'agenouilla sur le schiste froid. Enzo ferma les yeux. La chaleur soudaine, étouffante, de sa bouche. Prise de possession. Revendication de territoire. Le temps se dilata. Nina se redressa, une lueur de triomphe dans le regard. Elle le poussa contre un foudre de chêne centenaire.

— Sens-tu l’odeur du bois vieux et de la peur ? C’est ça, le vrai goût de Valombre.

Elle s'assit sur le rebord d'un fût. Ses jambes s'enroulèrent autour de lui. La soie de sa robe s'ouvrit sur sa peau laiteuse, marbrée par le froid de la cave. L'étreinte fut une dévoration. Pas d'amour. Une lutte de pouvoir. Les ombres des fûts dansaient sur les murs au rythme de leurs corps. Nina gémissait son nom comme une incantation de ruine.

— Brûle tout, Enzo... murmura-t-elle. Ne laisse rien...

L'orgasme fut une explosion de rage. Il la serra à l'étouffer, respirant l'odeur de la pluie et de la trahison. Quand le spasme le faucha, il eut l'impression de lui donner son identité même.

Nina se détacha avec une froideur chirurgicale. Elle réajusta ses lambeaux de soie avec une désinvolture qui l'horrifia.

— Va te rhabiller. Ton père va s'inquiéter. Il faudra que tu sois là quand il découvrira

son empire en cendres.

— Comment peux-tu être si froide ?

Elle caressa sa joue. Geste presque maternel.

— Parce que le plaisir n'est qu'un outil, Enzo. Tu es à moi, désormais. Lié à ce crime. Lié à cette terre.

Elle disparut dans l'escalier menant à la demeure. Enzo resta seul, nu et grelottant. Il regarda ses mains propres. Ses ongles n'avaient plus de terre. Mais sous la peau, le poison circulait.

Il remonta à son tour. Le couloir de la demeure transpirait sous l'humidité. Dans la salle de bains de marbre, il retrouva Nina. Elle actionna les robinets de la baignoire monumentale.

— Nettoie-moi, Enzo. Nettoie-nous.

Il s'agenouilla devant elle. Il prit l'éponge, l'imbiba d'eau chaude. Il lavait ses jambes, ses genoux, ses cuisses. La mousse blanche contrastait avec la noirceur de ses pensées. Nina renversa la tête. Ses ongles s'enfoncèrent dans son cuir chevelu. Elle le tira vers elle, l'obligeant à faire face à sa nudité.

Ils glissèrent dans l'eau brûlante. Le débordement inonda le sol. Dans la moiteur saturée, les corps s'imbriquèrent une dernière fois. Enzo sentait le poids de sa trahison s'alléger, remplacé par une jouissance sauvage. Il n'était plus le fils prodigue. Il était le complice.

L'orgasme arriva comme une convulsion de la chair contre la mort. Un cri sourd. Puis, le silence. Nina sortit de l'eau, magnifique et terrifiante.

— Rien n'est jamais fini à Valombre, Enzo. Regarde bien ton père demain. Regarde l'homme que tu viens de tuer sans arme.

Elle sortit. Enzo resta seul dans l'eau trouble. Il regarda ses mains. Elles étaient impeccables. Mais dans le miroir, il ne vit qu'une ombre. La buée s'était dissipée, révélant un étranger aux yeux brûlés.

Dehors, le premier rayon de l'aube perçait les nuages gris. Le domaine s'éveillait dans la douleur. Enzo se dirigea vers sa chambre. Il savait désormais que la rédemption n'était qu'un mot. Il n'y avait que le goût des cendres.

Michel, dans la chambre voisine, ouvrait les yeux sur un monde qui ne lui appartenait plus. La tragédie était en marche. La chair en avait écrit le prologue.

Chapitre 12

La morsure du soupçon

La salle à manger du Domaine de Valombre n'était pas une pièce, mais un mausolée de chêne sombre et de velours pourpre, où chaque craquement de parquet semblait porter le poids des trahisons passées. Ce soir-là, l'air était si chargé d'humidité et d'effluves de terre cuite par le soleil que la respiration devenait un acte conscient, presque laborieux. Les fenêtres à meneaux restaient closes pour garder une fraîcheur toute relative, emprisonnant l'odeur entêtante d'un lys qui agonisait dans un vase de cristal.

Michel trônait au bout de la table, sa silhouette massive se découpant contre l'ombre portée des hauts dossiers. Il ne mangeait pas ; il dégustait son pouvoir. Entre ses doigts épais, le pied d'un verre de cristal paraissait d'une fragilité insultante. Il fixait son fils, Enzo, avec cette intensité de prédateur qui a senti une fêlure dans la pierre de son propre édifice.

En face d'Enzo, Nina.

Elle portait une robe de soie dont la couleur oscillait entre le vert de gris et l'absinthe, une étoffe si fine qu'elle semblait n'être qu'une membrane liquide prête à céder au moindre souffle. Sous la lumière vacillante des bougies, ses épaules dénudées brillaient d'une sueur imperceptible, un éclat satiné qui hypnotisait Enzo. Elle ne le regardait pas directement. Elle s'occupait de couper une figue rôtie avec une précision chirurgicale, la lame du couteau glissant dans la chair pourpre du fruit avec une lenteur provocante.

— Le millésime 2018 commence à s'ouvrir, Enzo, commença Michel d'une voix

grave, qui résonna comme un coup de tonnerre feutré. Il a cette amertume en fin de bouche... Une note de ronce et de vieux cuir. Il a fallu le brusquer pour qu'il livre son secret. Tu ne trouves pas que la patience est la vertu la plus coûteuse de ce domaine ?

Enzo sentit le piège. Ses doigts se crispèrent sur sa serviette en lin brut. Il évita de regarder Nina, mais son corps entier était tourné vers elle, une boussole affolée cherchant son nord magnétique. Il sentait la chaleur qui émanait de la jeune femme, un rayonnement invisible qui lui brûlait la peau.

— La patience peut aussi être une forme de lâcheté, père, répondit Enzo, sa voix légèrement éraillée par la tension. Parfois, à trop attendre, on laisse le fruit pourrir sur pied.

Nina leva alors les yeux. Ses iris sombres captèrent la lueur des bougies. Un demi-sourire étira ses lèvres.

— Ou alors, intervint-elle, sa voix glissant comme du métal poli, on attend simplement que l'adversaire baisse sa garde. La vendange la plus douce est celle que l'on vole à la nuit.

Sous la table, Enzo sentit soudain un contact. La pointe d'un escarpin glissa le long de son mollet, remontant avec une lenteur calculée vers l'intérieur de sa cuisse. Le choc fut électrique. Sa respiration se bloqua dans sa gorge. Il fixa son assiette, luttant pour ne pas tressaillir, tandis que Nina continuait de porter un morceau de figue à sa bouche, ses lèvres se refermant sur le fruit.

Michel, dont le regard ne quittait pas le visage de son fils, fronça les sourcils. Il percevait l'onde de choc, la vibration anormale qui parcourait l'air. Il voyait la sueur perler sur les tempes d'Enzo, la rigidité de ses épaules.

— Tu sembles fiévreux, Enzo, nota Michel en faisant tourner le vin dans son verre.

Serait-ce l'air de Valombre qui te pèse ? Ou bien les fantômes que tu as ramenés dans tes bagages ?

— C'est l'orage qui menace, rien de plus, mentit Enzo.

La pression du pied de Nina s'intensifiait. Elle dessinait des cercles lents sur le tissu de son pantalon, s'approchant de l'épicentre de son tourment. Elle utilisait son propre corps comme un scalpel pour disséquer la loyauté qu'il tentait de reconstruire. Enzo se sentait dédoublé. Une partie de lui voulait repousser cette jambe sacrilège, mais l'autre succombait à la jouissance de ce danger. Le désir n'était pas ici une affaire de plaisir, mais une pulsion de mort déguisée en érotisme.

Nina prit son verre de vin. Ses doigts longs caressèrent le buvant de cristal. Elle but une gorgée, laissant une trace de rouge à lèvres sur le bord, un stigmate qu'Enzo ne pouvait détacher des yeux.

— Ton fils manque peut-être simplement de distraction, Michel, dit-elle en posant son verre. Valombre est une prison dorée. Peut-être devrions-nous lui confier une tâche... quelque chose qui demande de l'ardeur.

Michel rit, un son sec qui ressemblait au craquement d'une branche morte.

— L'ardeur, il l'a toujours eue. C'est la discipline qui lui manque. Le sens de ce qui lui appartient et de ce qui est interdit.

Il se pencha en avant, ses larges mains à plat sur la table.

— Dis-moi, Enzo. Toi qui as parcouru le monde. Qu'est-ce qui, selon toi, est le plus difficile à cultiver ? La terre... ou la fidélité ?

Le silence qui suivit fut absolu. Sous la table, le pied de Nina s'immobilisa, une

pression statique, brûlante. C'était l'ultimatum. Enzo sentit son cœur battre jusque dans ses tempes. L'odeur du vin, celle de la figue rôtie, le parfum de jasmin et de soufre de Nina, tout se mélangeait en une symphonie suffocante.

— La fidélité n'est pas une culture, père, répondit enfin Enzo. C'est une cage. Et certains oiseaux préfèrent mourir d'épuisement contre les barreaux plutôt que de rester dociles.

Le visage de Michel s'assombrit.

— Tu parles comme un livre que l'on brûle pour se chauffer, grogna-t-il en se levant brusquement. Ça ne vaut rien face au gel. La poésie ne paie pas les taxes foncières, ni ne répare les chais qui fuient.

Il fit le tour de la table et posa une main lourde sur l'épaule de Nina, un geste de possession brutale qui fit grincer les dents d'Enzo.

— Viens, Nina. La nuit est lourde. Il faut que je vérifie les baromètres.

Nina se leva avec une grâce de félin. Elle jeta un dernier regard à Enzo. Elle laissa traîner sa main sur le dossier de sa chaise en passant derrière lui, un effleurement dont la chaleur laissa une traînée de feu sur son cou. Ils quittèrent la pièce. Enzo, seul, fixa le verre de Nina. Il se leva, les jambes tremblantes, s'approcha de sa place et prit le cristal. Il but les dernières gouttes de vin tiède là où elle avait posé sa bouche.

Il posa le verre si violemment qu'il se brisa contre le bois de la table. Un éclat lui entama la paume. Il ne sentit pas la douleur. Il regarda le sang se mêler au vin rouge, une tache sombre s'étalant sur la nappe. Il comprit alors qu'il était prêt à brûler tout le domaine pour elle. Il quitta le vestibule. Il savait où elle l'attendait.

La descente vers les caves fut lente. L'air devint plus frais, chargé d'une humidité de

pierre et de moisissure noble. Il poussa la porte ferrée. Dans l'obscurité, seule une petite lampe à huile jetait des reflets dorés sur les alignements de fûts de chêne. Et là, assise sur un tonneau, Nina l'attendait. Elle était le phylloxéra de son âme, une entité invisible rongant ses racines depuis l'intérieur.

— Tu as mis du temps, Enzo, murmura-t-elle.

Enzo s'avança. La tension était si forte qu'elle semblait pouvoir faire éclater les bouteilles. Nina se leva, se collant contre lui. Elle prit sa main blessée, celle où le sang perlait encore. Sans quitter ses yeux des siens, elle pressa son pouce sur la plaie, écrasant la douleur pour la transformer en un lien de sang.

— Je veux voir si tu es capable de prendre ce qui ne t'appartient pas sous le toit de ton père, provoqua-t-elle.

Elle posa sa main sur sa poitrine, là où son cœur cognait avec une violence de condamné. Enzo saisit sa taille. Le froissement de la soie de sa robe résonna contre le silence sépulcral de la cave comme une déflagration. La soie n'était pas un obstacle ; elle était un conducteur transmettant la fraîcheur laiteuse de la peau de Nina directement dans la chaleur fiévreuse des mains d'Enzo.

— Est-ce le froid de la cave, ou est-ce l'ombre de ton père qui passe entre nous ? chuchota-t-elle.

Le baiser fut un choc, une collision de deux désespoirs. Le goût de Nina était celui de la trahison : amer et complexe. Enzo répondit avec une brutalité neuve, ses mains cherchant le contact direct de sa peau sous le tissu vert-de-gris. Le silence était désormais haché par leurs respirations courtes. Enzo la souleva, l'asseyant sur le dessus plat d'un fût centenaire. Le bois, saturé de tanins, gémit sous leur poids.

Nina écarta les jambes, enserrant la taille d'Enzo de ses cuisses gainées de bas de

soie. Il fit glisser l'étoffe de son épaule, révélant la courbe de son sein. La vision était d'une beauté insoutenable dans cette atmosphère saturée d'odeur de pierre humide.

— Regarde-moi, Enzo, ordonna-t-elle. Sache exactement qui tu es en train de trahir.

— Je ne trahis que moi-même, Nina.

Il descendit ses baisers le long de sa gorge. La peau de Nina était fraîche, contrastant avec la fournaise qui embrasait Enzo. Il s'attarda sur la clavicule, ses dents frôlant l'os, tandis que ses mains exploraient chaque recoin de ce corps interdit. C'était une transaction de chair et de haine. Chaque geste était une escarmouche. Nina répondait avec une égale ardeur, ses gémissements étouffés par le cou d'Enzo.

Dans l'obscurité des chais, ils étaient deux spectres s'unissant parmi les fantômes des vendanges passées. L'odeur du bois humide et du vin qui travaille devint leur seul univers. Enzo ne voyait plus Nina comme l'épouse de son père, mais comme la seule vérité tangible dans ce manoir de mensonges. Elle était sa pénitence.

L'urgence fut dictée par la peur d'être découverts. Enzo franchit la dernière frontière, s'abandonnant à cette soif que tout le vin de Valombre ne pourrait éteindre. Soudain, un bruit résonna au-dessus d'eux. Le claquement d'une porte. Enzo se figea. Nina resta immobile, les yeux écarquillés. Ils restèrent ainsi, enlacés, écoutant le domaine respirer. Était-ce Michel ?

Nina se détacha lentement, un sourire cruel flottant sur ses lèvres. Elle réajusta sa robe d'un geste d'une élégance glaciale, redevenant instantanément l'étrangère intouchable.

— On dirait que le maître de maison s'impatiente, chuchota-t-elle. Tu devrais remonter, Enzo. N'oublie pas : ce n'est pas le vin qui grise à Valombre. C'est le secret.

Elle disparut dans l'escalier. Enzo resta seul, entouré par l'odeur du jasmin et du sang. Il regarda ses mains, sentant encore la morsure de la plaie et la douceur de la soie. Il venait de donner à l'ennemie l'arme la plus tranchante qui soit : son propre désir. En remontant les marches, il composa son visage, mais il savait que le parfum de Nina était désormais incrusté dans ses pores, une marque invisible qui crierait sa trahison à chaque fois qu'il croiserait le regard de son père. Le jeu ne faisait que commencer.

Chapitre 13

Le goût du cuir

Chapitre 14

Le déclin du maître

L'air dans les couloirs de Valombre n'était plus qu'une masse stagnante, un mélange de poussière séculaire et d'effluves de remèdes amers qui flottaient autour de la chambre de Michel. Enzo s'appuya contre le lambris de chêne sombre, sentant le froid du bois traverser sa chemise trempée de sueur. Dans la pénombre, le domaine semblait respirer avec une difficulté analogue à celle de son maître. Chaque craquement de la charpente sonnait comme un râle.

Il venait de quitter le chevet de son père. Michel, autrefois colosse aux mains tannées par la vigne, n'était plus qu'une silhouette d'ivoire jauni, enfoncée dans des draps de lin qui semblaient l'engloutir. Enzo lui avait parlé des comptes, des chiffres qui s'évaporaient comme la part des anges dans les fûts, mais le vieil homme n'avait répondu que par un regard vitreux, une démission silencieuse qui hurlait la défaite.

C'était elle. Il le savait.

Le silence fut rompu non par un bruit, mais par un changement de pression dans l'air. Une odeur survint avant l'image : un parfum de tubéreuse écrasée, mêlé à la pointe métallique, presque sanguine, du vin jeune. Nina était là. Elle ne marchait pas, elle glissait hors des ombres du grand escalier, vêtue d'une robe de soie noire si fine qu'elle paraissait liquide sous la lumière chancelante d'une applique murale.

Elle s'arrêta à quelques pas de lui. Ses yeux, d'un vert d'eau trouble, ne reflétaient aucune compassion pour l'agonie qui se jouait derrière la porte close. Elle observait Enzo avec une curiosité prédatrice, celle d'une vigneronne fixant une grappe qu'elle s'apprête à presser jusqu'à l'éclatement pour en extraire le sucre et le fiel.

— Il s'éteint, Enzo, murmura-t-elle. Sa voix était un velours râpeux, une caresse qui laissait des griffures. Tu es revenu pour les adieux, mais tu ne récoltes que des cendres.

Enzo sentit une impulsion contradictoire le déchirer. Il voulait la saisir par les épaules et la secouer jusqu'à ce qu'elle avoue son sabotage, mais la simple proximité de sa peau, cette nacre pâle dans l'obscurité, paralysait sa volonté. La haine qu'il lui vouait était une extension de son désir ; une architecture complexe où chaque pierre de ressentiment était scellée par un mortier de luxure ancienne.

— Qu'est-ce que tu lui as donné, Nina ? demanda-t-il, la voix étranglée. Ce n'est pas seulement la maladie. Tu l'as vidé de sa substance. Tu as transformé son sang en eau-de-vie rance.

Elle esquissa un sourire qui ne toucha pas ses yeux. Elle fit un pas de plus, entrant dans son espace vital, là où l'air devient rare. L'humidité de la nuit languedocienne semblait se condenser entre eux.

— Je ne lui ai rien donné que sa propre vanité n'ait réclamé, répondit-elle en levant une main pour effleurer la mâchoire d'Enzo. Les doigts étaient glacés, un contraste brutal avec la chaleur fiévreuse qui montait au visage du jeune homme. Michel voulait une icône pour oublier qu'il n'était plus qu'un homme. Je lui ai offert le spectacle de sa propre fin. C'est toi le traître, Enzo. Tu l'as abandonné à ses démons. Je n'ai fait qu'appriivoiser les bêtes que tu as laissées derrière toi.

Le toucher de Nina agit comme un poison lent. Enzo ferma les yeux, luttant contre l'image de leur passé, ces après-midis brûlants dans les chais où l'odeur du moût en fermentation servait de linceul à leurs ébats interdits. Elle était son ex-amante, celle qu'il avait fuie pour sauver ce qu'il lui restait d'âme, et elle était devenue sa belle-mère par une ironie que seul le diable aurait pu orchestrer.

— Tu détruis Valombre, parvint-il à dire, alors que ses propres mains, traîtresses, venaient se poser sur la taille de Nina. Ses doigts, qui savaient deviner d'une pression la promesse d'un fruit, écrasèrent la soie contre la cambrure de sa hanche. Il ne cherchait plus la tendresse, il cherchait la faille, le point de rupture où la femme se muait en aveu.

— Valombre est déjà mort, Enzo. Il n'est plus qu'une carcasse que les banquiers s'apprêtent à dépecer. Pourquoi ne pas jouir du festin avant que le feu ne prenne ?

Elle se rapprocha encore, ses lèvres frôlant l'oreille d'Enzo. Il perçut le rythme saccadé de sa propre respiration, une accélération cardiaque qui n'avait rien à voir avec la colère. Elle lui montrait le néant, et le rendait désirable. Elle recula d'un millimètre, juste assez pour qu'il puisse voir le défi dans ses pupilles dilatées.

— Tu es venu pour sauver l'honneur des Valombre, n'est-ce pas ? L'honneur... Quel mot poussiéreux. Il sent le vieux cuir et la moisissure. Sens-tu plutôt l'odeur de la terre après l'orage ? C'est cela, la vérité de ce domaine. La pourriture qui engendre la vie.

Elle attrapa sa main et la guida vers le creux de sa gorge, là où le pouls battait avec une violence sauvage. Enzo sentit la peau fine, la tension des tendons, et cette chaleur insoutenable qui émanait d'elle. Sa culpabilité se mua en une faim dévorante. Il détestait la veuve noire tissant sa toile sur l'empire de son père, mais il vénérât la sensation d'être anéanti par elle.

Soudain, il la poussa contre le mur de pierre brute. Le choc fut sourd, étouffé par l'épaisseur des murs de la demeure. Le contraste entre la noblesse des boiseries et la brutalité de son geste marqua une rupture. Il ne cherchait plus à comprendre ; il cherchait à se perdre.

— Tu penses m'avoir, n'est-ce pas ? grogna-t-il, ses lèvres à quelques centimètres des siennes.

— Oh, tu vas faire quelque chose, Enzo, souffla-t-elle, son souffle court trahissant une excitation qu'elle ne cherchait plus à cacher. Tu vas me haïr. Tu vas me posséder pour essayer d'effacer ce que je fais, et chaque fois que tu me toucheras, tu sauras que tu es mon complice. Chaque baiser sera une signature sur l'acte de vente de ton héritage.

L'accélération fut brutale. Enzo ne lutta plus. Sa main remonta dans la chevelure de Nina, la tirant en arrière pour exposer la ligne blanche de son cou. Il y enfouit son visage, inhalant cette odeur de péché et de terre humide. Il lui vola son souffle dans un baiser qui avait le goût de la vendange tardive — sucré, toxique, un peu trop mûr. C'était une tentative d'exorcisme par la bouche.

Leurs corps se heurtèrent avec une nécessité animale au milieu de ce mausolée. La soie de la robe glissa, révélant une épaule que la pénombre magnifiait. Les mains d'Enzo parcouraient ce corps qu'il découvrait comme un territoire ennemi, cherchant la morsure des doigts dans la chair, la résistance du tissu avant qu'il ne cède.

Nina émit un gémissement qui était autant un triomphe qu'un abandon. Elle savait qu'elle l'avait brisé. Chaque caresse était un clou supplémentaire dans le cercueil du patriarche. Il la souleva, l'entraînant vers l'obscurité plus dense du petit salon attenant. Ses mouvements étaient saccadés, mus par une urgence qui confinait à la démence. Dans son esprit, les dettes de Valombre se confondaient avec les courbes de Nina.

Ils tombèrent sur un vieux divan de cuir craquelé qui exhalait une odeur de tabac froid et de temps arrêté. Le cri du cuir sous le poids des corps résonna dans le silence du salon, un craquement sec qui répondit au gémissement de Nina. Enzo s'enfonça en elle avec une fureur qui n'avait rien de libérateur, sentant l'odeur de la sueur se mêler à celle du tabac et de la tubéreuse. La lumière de la lune, filtrant à travers les

persiennes, dessinait des barreaux d'argent sur leurs peaux emmêlées.

— Dis-le, exigea-t-elle, ses ongles s'enfonçant dans le dos d'Enzo, cherchant la chair vive. Dis que tu veux que je brûle tout.

— Je veux que tu te taises, répondit-il, sa voix n'étant plus qu'un souffle rauque.

Il la fit taire avec sa bouche. La lenteur calculée de ses gestes s'effaça devant une cadence brutale, une joute de domination où Nina s'arc-boutait, réclamant plus, poussant Enzo dans ses derniers retranchements. Il n'y avait aucune tendresse, seulement une reconnaissance mutuelle de leur propre noirceur. Elle utilisait son corps comme une arme de démantèlement, s'assurant que chaque pore de sa peau soit imprégné de son essence.

Alors que l'acte touchait à son paroxysme, Enzo sentit une larme de sueur couler le long de son temple. Il s'enfonça dans l'oubli de Nina, cherchant dans le creux de ses reins une réponse que les livres de comptes ne lui donneraient jamais.

Le silence retomba brutalement. Ils restèrent enlacés dans la pénombre, deux ombres immobiles. La honte pesait comme le plomb. Nina se dégagea avec une lenteur calculée, réajustant sa robe avec une grâce insultante. Elle n'avait pas l'air d'une femme qui venait de commettre l'irréparable, mais d'une reine inspectant ses nouvelles conquêtes.

— Ton père t'attend, Enzo, dit-elle d'une voix parfaitement calme, presque clinique. Va voir ce qu'il reste de ton héritage. Moi, je vais m'occuper de l'avenir.

Elle sortit de la pièce sans se retourner. Enzo resta seul, le souffle court, dans le parfum persistant de la trahison. C'est alors qu'il l'entendit à nouveau : par-delà la cloison, le râle de Michel, un souffle de papier de verre, plus faible, plus saccadé. Chaque respiration du vieil homme semblait désormais lui reprocher l'odeur de Nina

qui collait à sa peau. Le déclin du maître n'était plus seulement celui de son père ; c'était le sien. Valombre n'était plus un vignoble, c'était un bûcher. Et il venait d'y jeter la première torche.

Chapitre 15

La chambre des secrets

L'air dans le couloir de l'aile est du Domaine de Valombre semblait s'être figé, chargé d'une densité presque solide, faite de poussière séculaire et de l'odeur âcre des fûts de chêne qui transpirait à travers les planchers. Enzo s'arrêta devant la double porte en acajou, le cœur cognant contre ses côtes comme un animal pris au piège. À cet instant, il n'était plus l'héritier prodigue, mais un profanateur. Entrer dans la chambre de Nina, c'était pénétrer dans le sanctuaire d'une idole païenne, un lieu où chaque objet exhalait une promesse de trahison.

Il tourna la poignée. Le mécanisme, parfaitement huilé, ne rendit aucun son. Le silence qui l'accueillit était plus lourd encore que celui du corridor. La chambre était plongée dans une pénombre bleutée, seulement troublée par l'éclat opalin qui découpait des formes géométriques sur le tapis d'Aubusson. Une chaleur moite régnait ici, une atmosphère de serre tropicale où se mêlaient les effluves de jasmin nocturne, de tabac blond et cette note musquée, terriblement personnelle, qui appartenait à la peau de Nina.

Il s'approcha de la coiffeuse, un meuble rococo encombré de flacons de cristal. Ses doigts s'attardèrent sur les brosses encore emmêlées de quelques cheveux sombres. Dans le tiroir, les dessous gisaient comme des mues de serpent, un entrelacs de dentelles mécaniques et de mousseline qui exhalaient un parfum de jasmin fané. En enfonçant la main dans cette douceur de crêpe de Chine, il n'effleurait pas du tissu ; il violait un secret. Chaque texture sous sa paume était une sommation érotique qui l'excitait autant qu'elle le dégoûta.

Son regard se posa sur le secrétaire en bois de rose. Il tâtonna sous le rebord du

plateau jusqu'à sentir un petit ergot de métal. Un déclic sec déchira le silence. Le panneau central bascula. À l'intérieur, point de lettres d'amour, mais des dossiers froids et administratifs.

Il s'assit, le souffle court. Château d'Yve, Clos des Anges, Propriété de la Roche-Noire... Tous rachetés après des faillites suspectes. Pour chaque domaine, un nom de femme différent apparaissait, mais la graphie des signatures était identique : cette écriture haute, nerveuse, aux jambages agressifs qui semblaient vouloir rayer le papier. L'écriture de Nina. Une nausée glacée l'envahit. Il ne lisait pas des comptes, il contemplait le tableau de chasse d'un prédateur.

Soudain, une feuille volante glissa d'une chemise. *"Enzo est le levier idéal. Sa culpabilité est une commande. Le conflit les détruira tous les deux. Valombre tombera avant la fin des vendanges."*

Le monde d'Enzo vacilla. Les mots s'imprimèrent dans sa chair comme des fers rouges. Il n'était pas l'ex-amant regretté, il était une variable technique. Un outil de démantèlement. La porte s'ouvrit avec une lenteur calculée.

Nina était là.

Sa silhouette se découpait en contre-jour, vêtue d'un déshabillé de satin lourd qui semblait couler sur ses hanches comme de l'encre. Ses cheveux, défaits, retombaient en cascades sombres sur ses épaules nues. Un sourire imperceptible, presque cruel, étira ses lèvres.

— Tu es en avance, Enzo, dit-elle d'une voix basse, traînante. Je pensais que tu attendrais que l'ombre gagne le milieu de la cour pour venir fouiller mes draps.

— Je sais tout, parvint-il à articuler. Tu n'es qu'une parasite.

Elle rit. Un rire court, sans joie.

— Un monstre ? Ton père a volé les terres de mon grand-père. Il a bâti ce vignoble sur la ruine de ma famille. Je ne suis pas un monstre, Enzo. Je suis le juste prix.

Elle s'approcha, et la psychologie du désir fit son œuvre, plus solide que n'importe quelle chaîne. Même en sachant qu'elle était son bourreau, il était subjugué par la pureté de sa haine. Il la repoussa brusquement, emportant les dossiers, et quitta la pièce, fuyant cette atmosphère de décomposition. Mais il ne regagna pas ses quartiers. Ses pas le menèrent vers les profondeurs du domaine : les chais.

Il franchit la lourde porte ferrée. À la moiteur de la chambre succéda une fraîcheur sépulcrale, chargée de l'humidité des pierres et de l'odeur entêtante du vin en gestation. Dans ce sanctuaire, l'alcool s'aspirait par les pores. Un bruit de pas, léger, fit vibrer la pierre derrière lui. Nina l'avait suivi. Elle n'avait pas repris son déshabillé ; elle marchait dans une robe de chambre de soie sauvage, entrouverte sur une nudité qu'elle brandissait comme une arme.

— Tu penses vraiment que ces murs peuvent te protéger de moi ?

— Je cherche la vérité, Nina. Et je l'ai trouvée sous ton matelas.

Elle s'approcha jusqu'à ce que sa poitrine effleure le revers de sa veste.

— La vérité, c'est que tu as fui quand les choses sont devenues réelles. Regarde-moi. Est-ce que tu vois de la haine ? Ou le miroir de ta propre noirceur ?

Elle saisit sa main et la guida de force contre sa propre gorge. La peau était d'une douceur de pétale, mais sous ses doigts, Enzo sentait le battement puissant de sa carotide. C'était une invitation au meurtre ou à l'étreinte. L'accélération fut brutale. Il lâcha les papiers, qui s'éparpillèrent sur le sol poussiéreux, et ses doigts se refermèrent sur les épaules de Nina. Il la poussa violemment contre une barrique de grand cru. Le choc sourd fit vibrer le liquide à l'intérieur. Le bois craqua.

Il s'empara de sa bouche comme on pille une ville conquise. Ce n'était pas un baiser, c'était une sommation. Il cherchait dans son souffle l'aveu qu'elle ne lui donnerait jamais par les mots. Leurs dents s'entrechoquèrent, le goût du fer et du tanin se mêlant à leur salive. L'érotisme de cet instant n'avait rien de romantique ; il était ancré dans la terre, le cuir et la sueur.

— Tu me dégoûtes, souffla-t-il contre sa peau, tandis que ses mains déchiraient presque le satin pour atteindre la chaleur de ses hanches.

— Je sais, répondit-elle, la tête rejetée en arrière, exposant la courbe de son cou à la pénombre. C'est pour ça que tu es revenu. On revient toujours pour l'obscurité qu'on a laissée derrière soi.

Il la souleva, l'asseyant sur le rebord de la barrique. Le bois était froid, son corps était de feu. La rugosité du chêne contre le grain de sa peau créait un contraste insupportable. Les doigts d'Enzo s'ancrèrent dans sa chair, marquant la morsure de son désir sur cette femme qui voulait l'effacer. Le désir était une arme tactique, et elle l'utilisait pour désarmer sa colère. Le rythme s'accéléra, dépouillé de toute pudeur, ne laissant place qu'à la vérité brute de la biologie et du ressentiment. Nina l'enveloppait de ses jambes, son visage transformé par une extase qui ressemblait à une victoire militaire.

— Nous brûlerons ensemble, Enzo, murmura-t-elle alors que la vague les submergeait. Et le vin de Valombre aura le goût de nos cendres.

Quand le silence retomba, plus lourd qu'avant, Enzo resta la tête appuyée contre l'épaule de Nina. En levant les yeux, il vit une feuille de papier déchirée à leurs pieds. Un acte de cession. Mais ce qu'il lut cette fois, au-delà des chiffres, fut le nom du bénéficiaire final d'une société-écran : le sien. Nina ne voulait pas seulement voler le domaine ; elle voulait lui léguer un empire de ruines pour le punir d'être le fils de son

ennemi. Elle voulait qu'il vive dans le remords éternel d'être le bénéficiaire d'un crime.

Nina se dégagea lentement, réajustant sa soie avec une dignité royale.

— Ramasse tes jouets, Enzo. Et souviens-toi : une preuve n'a de valeur que si celui qui la détient est irréprochable. Or, ce soir, tu as goûté au fruit défendu.

Elle s'éloigna dans l'ombre des cuves. Enzo resta seul, entouré par l'odeur du vin et du regret. Il comprit alors toute l'ampleur du jeu. Il ne s'agissait plus de sauver Valombre, mais de le transformer. Le désir qu'il ressentait pour Nina ne s'était pas éteint ; il s'était métamorphosé en une volonté de conquête glaciale.

Il ramassa le carnet de cuir. Il allait jouer son jeu. Il allait devenir l'esclave qu'elle réclamait pour mieux trouver la faille dans son armure de glace. Nina pensait l'avoir brisé sur l'autel de sa chambre et dans la poussière des chais, mais elle n'avait fait que forger l'arme qui percerait son cœur.

Il sortit dans la cour. L'air frais du Languedoc fouetta son visage, mais la chaleur de Nina collait toujours à sa peau, une marque invisible, le sceau de sa propre damnation. La vendange noire commençait enfin, et Enzo savait que dans ce jeu, il n'y aurait aucun survivant, seulement des cendres au goût de vin et de pouvoir.

Chapitre 16

Le sacrifice du tanin

L'obscurité des chais n'était pas un vide, mais une matière. Une épaisseur de velours noir, saturée par les exhalaisons de bois humide et ce parfum d'outre-tombe que dégage le vin lorsqu'il travaille dans l'ombre, entre la fermentation et le déclin. Au centre de cette cathédrale souterraine, la voix de Michel s'était tue, mais son écho semblait encore ricocher contre les fûts de chêne séculaires. Il venait de livrer la vérité — cette boue de trahisons et de spoliations qui constituait les fondations mêmes de Valombre.

Enzo sentait le froid de la pierre remonter dans ses chevilles, mais son sang, lui, bouillait d'une ferveur malade. Ses yeux étaient rivés sur Nina. Elle ne pleurait pas. Elle se tenait droite, une silhouette d'ivoire dans la pénombre, vêtue d'une soie si fine qu'on aurait dit une seconde peau prête à se déchirer au moindre souffle.

— Le pardon, Michel ? murmura-t-elle enfin.

Sa voix était un frisson de soie sauvage. Elle fit un pas vers son époux, le vieil homme brisé assis sur un coffre de dégustation, mais son regard, oblique et brûlant, restait accroché à Enzo. C'était une invitation au supplice.

— On ne pardonne pas à un incendie d'avoir tout réduit en cendres, reprit-elle. On contemple les ruines.

Elle s'approcha d'Enzo. L'air entre eux devint soudain électrique. L'odeur de Nina — un mélange de tubéreuse vénéneuse et cette note métallique, presque sauvage, qui émanait de son excitation — l'assaillit. Elle leva une main lente, dont les ongles

vernis de noir semblaient des griffes de jais, et effleura sa mâchoire. Le contact fut un choc thermique. La peau de Nina était glacée, mais le désir qu'elle y injectait brûlait comme un acide.

— Regarde-le, Enzo, souffla-t-elle, son visage à quelques millimètres du sien. Regarde ce père que tu voulais tant honorer. Il a bâti ce domaine sur le cadavre de mon héritage. Et toi... toi, tu es le fruit de cette pourriture.

Enzo sentit son souffle se raccourcir. La haine se liquéfiait sous la pression d'une fascination charnelle. Il voyait l'humidité sur ses lèvres, un éclat gras qui piégeait la faible lueur de l'ampoule nue, comme une promesse de souillure dans cette cave de poussière.

— Tu veux que je le détruise ? demanda Enzo d'une voix rauque.

— Je veux que tu le regardes mourir en toi, répondit-elle.

Elle se colla contre lui, une pression délibérée. À travers le coton mince de sa chemise, Enzo sentait la pointe de ses seins, dure et arrogante. C'était une invasion par le contact, une manière de lui signifier que son corps n'était plus qu'un territoire conquis. Michel, à quelques mètres, n'était plus qu'un spectre, un voyeur de sa propre déchéance.

Nina glissa sa main derrière la nuque d'Enzo, ses doigts s'immisçant dans ses cheveux avec une brutalité contenue. Elle le força à baisser la tête vers elle.

— Le tanin, Enzo. Tu m'as dit un jour que c'était l'âme du vin. Mais c'est aussi l'amertume. C'est ce qui assèche la bouche quand le fruit est mort.

Elle attrapa un verre de dégustation, un cristal fin qui semblait une extension de ses doigts. D'un geste d'une élégance cruelle, elle plongea la pipette dans une barrique de

« Réserve du Domaine », le nectar vieux de trente ans que Michel gardait pour les grandes célébrations. Le liquide pourpre sombre coula dans le verre, lourd, tachant les parois d'une couleur de sang artériel.

— Bois, ordonna-t-elle.

Enzo hésita. Boire ce vin sous l'ordre de Nina, c'était consommer le sacrilège. Il prit le verre. Ses doigts effleurèrent les siens, un contact bref mais suffisant pour réveiller le brasier. Il porta le cristal à ses lèvres. Le vin était puissant, mais sous la splendeur aromatique, il y avait cette astringence sauvage qui serrait la gorge comme un nœud coulant.

Nina s'approcha de nouveau, si près qu'il pouvait sentir la chaleur émaner de son entrejambe. Elle posa ses mains sur les épaules d'Enzo et, d'un mouvement vif, elle pressa son corps contre le sien, le forçant à reculer contre un pilier. Le contraste entre la rugosité de la pierre dans son dos et la souplesse brûlante de Nina l'étourdit. Elle s'empara du verre et, dans un geste de pure provocation, elle laissa couler le reste du vin sur le sol. Quelques gouttes pourpres éclaboussèrent le poignet d'Enzo, s'écoulant comme un sang chaud dans la paume de sa main. Elle lécha la tache avec une lenteur de prédatrice, ses yeux rivés sur ceux de Michel.

— C'est ici que tout finit, Enzo.

Elle ne laissa pas le temps à Enzo de répondre. Elle s'empara de ses lèvres avec une violence qui était une revendication territoriale. Leurs bouches se rencontrèrent dans un choc de dents et de salive, mêlant le goût du vieux millésime à celui de la fureur. C'était un baiser de fin du monde. Enzo sentait la langue de Nina explorer chaque recoin de son palais, y débusquant les derniers vestiges de sa loyauté. Il la saisit par les hanches, ses mains s'enfonçant dans la chair ferme sous la soie.

Dans l'ombre, un bruit de bois craqua. Michel émit un gémissement étouffé, un son

de vieil animal blessé. Nina s'écarta légèrement, le souffle court, ses yeux étincelants de triomphe. Elle ne regarda même pas son époux.

— Tu sens ça, Enzo ? murmura-t-elle. Ce n'est pas du désir. C'est de l'agonie.

Elle fit glisser une de ses mains vers le bas, le long de son abdomen, s'arrêtant au-dessus de sa ceinture. Le geste était d'une précision chirurgicale. Elle accéléra soudain le rythme de ses caresses à travers le tissu, une friction impitoyable qui fit basculer Enzo dans une transe où la douleur et le plaisir ne faisaient plus qu'un.

— Brûle tout, Nina, lâcha-t-il dans un souffle de reddition.

Elle l'attira vers le sol, sur un tapis de vieux sacs de jute qui sentaient le grain et le temps. Le rugueux du chanvre grattait la soie de sa robe, un crissement de fibres sèches qui soulignait par contraste la moiteur de leur peau. Enzo se laissa entraîner, son corps répondant à une logique qui n'avait plus rien de rationnel. Il était le sacrifié volontaire.

Nina ne parlait plus. Le silence de la cave n'était plus rompu que par le son haché de leurs respirations et le bruit organique des corps qui se cherchent. Elle guidait la main d'Enzo sous l'étoffe, le long de sa cuisse galbée, là où la chaleur devenait insoutenable. Elle était une géographie intime qui lui promettait l'oubli au prix de son âme.

Le désir n'était plus une question de plaisir, mais de survie. Dans cette cave, au milieu des aveux de crimes et des ruines d'une dynastie, l'acte charnel devenait la seule vérité tangible. Sous le Domaine de Valombre, une lignée s'éteignait dans un froissement de soie et le goût amer du tanin, tandis que les cigales, à l'extérieur, continuaient leur chant de mort indifférent.

Chapitre 17

L'incendie intérieur

L'odeur n'était plus celle, rassurante et séculaire, du vieux papier et de la cire d'abeille. Elle avait muté. C'était désormais un parfum âcre, une morsure d'ozone et de carbone qui s'insinuait dans les poumons d'Enzo, lui rappelant la violence des orages d'été sur le Languedoc. Au bout du couloir de l'aile ouest, là où le Domaine de Valombre conservait ses secrets les plus denses, la calcination des lignées avait commencé. Une lueur orangée dansait sous la porte massive en chêne, signalant la fin du règne des registres.

Enzo s'arrêta, le souffle court. Sa main, posée sur le chambranle, sentait déjà la vibration du foyer. Il y avait une poésie terrifiante dans ce crépitement, comme si la terre de Valombre, saturée de péchés, décidait enfin de s'exprimer par la voix du feu. Il poussa la porte.

La pièce était un sanctuaire profané. Les flammes dévoraient les reliures en cuir fauve qui semblaient gémir sous la chaleur. Et au centre de cette combustion lente, immobile comme une idole païenne, se tenait Nina. Elle ne fuyait pas. Elle regardait les preuves de trois générations de spoliations se transformer en un charbon de bois anonyme. La lumière sculptait son profil avec une cruauté magnifique, soulignant l'arête de son nez et la courbe de son cou. Elle portait une robe de soie d'un vert profond, presque noir, qui semblait absorber la chaleur.

— Tu arrives tard, Enzo, dit-elle sans se retourner.

Sa voix était un murmure, mais pour la première fois, Enzo y décela une fêlure, un léger tremblement qui trahissait la fin de son arrogance de théâtre. Il s'approcha,

attiré par le centre de gravité qu'elle représentait. La culpabilité se heurtait à une fascination morbide. Il voyait les registres de son père, la lie brûlée de leur histoire, s'évaporer.

— Qu'est-ce que tu as fait, Nina ? Tes mains... elles sont couvertes de résidus bitumeux.

Elle pivota lentement. Ses yeux sombres n'étaient plus seulement triomphants ; ils étaient hantés. Elle leva une main, et du bout de ses doigts noircis, elle effleura la joue d'Enzo. La trace de suie granuleuse sur sa peau était un sceau de perdition.

— Valombre a été bâti sur le vol des miens, Enzo. Ce que tu vois brûler, c'est la chaîne qui nous lie à ce sol maudit. Choisis. L'honneur d'un vieillard qui t'a brisé, ou le brasier avec moi.

Il posa ses mains sur ses hanches, sentant sous la soie la tension de son corps. Ce n'était pas un geste d'affection, c'était une reddition. Il chercha en elle une fin, un point d'impact où la douleur de la trahison s'effacerait sous la violence de la jonction. Nina vacilla. Son masque de femme fatale se fissura totalement lorsqu'il l'attira contre lui. Sa voix ne fut plus qu'un souffle brisé, une vulnérabilité soudaine qui rendait Enzo encore plus coupable de la posséder.

L'érotisme de la scène résidait dans ce déshabillage psychologique. Autour d'eux, le craquement du bois s'intensifiait. L'air était si chaud qu'il en devenait liquide, saturé par l'odeur du moût en fermentation s'échappant des caves proches. Le désir n'était plus une affaire de plaisir, mais une transaction destructrice. Enzo l'embrassa avec une fureur qui goûtait la cendre et le tanin.

Elle répondit avec une agressivité hachée, ses ongles s'enfonçant dans ses épaules. Ils reculèrent vers une alcôve de pierre froide, épargnée par les flammes. Le contraste était violent : le froid de la pierre contre son dos, et le corps de Nina, brûlant, contre

le sien. Le froid de l'inox d'une cuve voisine heurta sa peau, accentuant la morsure de la chaleur ambiante.

— Regarde-moi, Enzo, ordonna-t-elle dans un râle, ses jambes s'enroulant autour de ses hanches. Regarde ce que tu adores dans les décombres.

Il s'enfonça en elle avec une détermination qui tenait de l'exorcisme. Chaque mouvement était une ponctuation dans leur dialogue muet, un effacement méthodique de l'héritage paternel. Nina rejetait la tête en arrière, sa gorge exposée aux reflets des flammes, sa maîtrise habituelle balayée par une plainte animale. Ils étaient les amants d'un désastre, deux naufragés s'agrippant l'un à l'autre alors que le navire sombrait. Dans cet instant de chaos, alors que les titres de propriété se transformaient en poussière de carbone, la physicalité de leur étreinte devint le seul ancrage.

L'orgasme les frappa comme une déflagration. Pendant quelques secondes, le monde cessa d'exister. Il n'y avait plus d'incendie, plus de trahison. Juste deux âmes nues, suspendues au-dessus d'un précipice de cendres.

Le silence retomba, pesant. Au loin, le premier hurlement d'une sirène déchira la nuit. Enzo se redressa lentement, s'extrayant de ses bras. Il se sentait vide, lavé de toute émotion. Il regarda ses mains : elles étaient noires, marquées par la terre et la suie qu'il avait ramassée sur le corps de Nina.

Ils sortirent du chai pour affronter la réalité. Michel était là, affaissé sur un banc, le visage dévasté par la perte de son histoire. Enzo s'approcha de son père, sentant sur ses propres vêtements le poids du mensonge qu'ils allaient bâtir. Nina se tenait à ses côtés, redevenue l'énigme de marbre, mais il savait quelle faille s'était ouverte en elle.

Lorsqu'il s'éloigna enfin pour répondre aux questions des gendarmes, Enzo portait sur lui l'empreinte définitive de cette nuit. Ce n'était plus seulement la suie qui le marquait ; c'était l'odeur de Nina — ce mélange de sexe, de sueur acide et de fumée

froide qui restait collé à sa peau comme un stigmate. Ce marquage olfactif scellait définitivement leur lien, une seconde peau de soufre qui lui rappellerait, à chaque inspiration, qu'il avait échangé son honneur contre le goût des cendres.

Chapitre 18

La lie du destin

Le silence qui régnait sur Valombre n'était pas celui de la paix, mais celui d'un champ de bataille après le massacre, quand la fumée des canons se mêle à la brume matinale. Michel n'était plus qu'une ombre, un spectre déchu confiné dans l'aile ouest, brisé par la révélation de sa propre ruine. Le domaine, ce géant de pierre et de ceps séculaires, semblait avoir expiré son dernier souffle en même temps que la signature des actes de cession.

Enzo déambulait dans le grand chai, là où l'air était si dense qu'on aurait pu le trancher au couteau. L'odeur était insoutenable de perfection : le sucre fermenté, le chêne humide, et cette pointe d'amertume qui caractérisait la lie, le sang impur de la vigne. Chaque pas sur la terre battue résonnait comme un glas. Il était l'héritier, oui. Le roi d'un empire de poussière et de dettes.

C'est là qu'il la vit.

Nina se tenait près des foudres de chêne, sa silhouette se découpant contre la faible lumière qui tombait des lucarnes hautes. Elle portait une robe de soie noire, si fine qu'elle semblait n'être qu'une caresse liquide sur sa peau. Elle ne l'attendait pas, ou peut-être l'attendait-elle depuis toujours. Dans sa main, un verre de cristal contenait un liquide d'une viscosité huileuse, si sombre qu'il paraissait noir.

Le désir, chez Enzo, ne naquit pas d'une pulsion, mais d'un effondrement. C'était la reconnaissance immédiate de sa défaite. Il s'approcha, ses bottes s'enfonçant légèrement dans le sol meuble, chaque mouvement pesant le poids de ses vingt-quatre années d'errance et de fautes.

— Tu as réussi, murmura-t-il, sa voix s'enrouant au contact de l'humidité ambiante.

Nina tourna la tête. Son visage était un masque de marbre lisse, mais ses yeux brillaient d'une lueur de triomphe sauvage, une ferveur presque religieuse. Elle ne répondit pas tout de suite. Elle porta le verre à ses lèvres, huma le bouquet avec une lenteur provocante, puis but une gorgée, laissant une trace de pourpre sur l'arc de sa lèvre supérieure, une robe de deuil pour ses baisers.

— On ne réussit jamais à détruire ce qui est déjà mort, Enzo, répondit-elle d'un ton feutré. J'ai simplement ouvert les fenêtres pour que l'odeur de la charogne s'en aille.

Elle fondit sur lui, réduisant l'espace à une simple respiration. La distance qui les séparait devint une zone de haute pression. L'air vibrait. Enzo sentait la chaleur irradier du corps de Nina, contrastant violemment avec la fraîcheur sépulcrale du chai. Elle posa son verre sur le rebord d'un tonneau. Le cristal tinta contre le bois, un son sec qui déchira le silence.

— Tu pars, n'est-ce pas ? demanda Enzo, le regard fixé sur la naissance de sa gorge, là où une pulsation rapide trahissait, malgré son calme apparent, l'excitation du départ.

— Les valises sont dans la voiture. Michel dort sous l'effet des sédatifs. Le notaire a les clés des coffres vides. Je n'ai plus rien à faire ici. Toi, tu restes avec les cendres. Ton héritage. Ta terre. Ton sang.

Elle glissa sa main dans sa nuque, ses ongles s'ancrant dans ses cheveux courts. Elle le tira vers elle avec l'autorité d'une prédatrice qui réclame son dû avant la curée. Enzo ferma les yeux, subjugué. Il détestait cette femme, la manière dont elle avait démantelé l'œuvre de son père, mais sous la haine, il y avait cette attraction géologique, une faille sismique qui le poussait vers elle. Leurs souffles se mêlèrent,

saturés par les effluves de vin vieux et d'astringence.

— Baise-moi une dernière fois, Enzo, chuchota-t-elle contre ses lèvres. Non pas comme un amant, mais comme un ennemi qui reconnaît sa défaite. Fais-le pour que je puisse emporter le goût de ta chute avec moi.

L'accélération fut brutale. Il la saisit par les hanches, la soulevant pour l'asseoir sur le bois massif d'un foudre séculaire. La soie de sa robe remonta, dévoilant des jambes longues, gainées de dentelle noire. La peau de ses cuisses diffusait une fraîcheur sépulcrale dans la pénombre. Enzo s'engouffra entre elles, ses mains cherchant la friction, la texture, la réalité charnelle au milieu de ce désastre.

Leurs baisers étaient des heurts. Nina renversa la tête en arrière, sa gorge offerte, un gémissement étouffé s'échappant de ses lèvres tandis qu'Enzo enfouissait son visage dans le creux de son épaule. Il sentait le parfum de Nina — tubéreuse et sel — luttant contre l'odeur de moisi du cellier. C'était le parfum de la trahison. Chaque contact était une ponctuation dans leur dialogue de destruction. Ses mains calleuses, marquées par le sarment, parcouraient ce corps de luxe. Il cherchait à imprimer sa marque, à effectuer un décuvage de sa propre rage.

Le rythme s'intensifiait, haché par le bruit des étoffes qui se déchirent et le son sourd, charnel, des corps s'entrechoquant contre le chêne. Nina se vengeait de Michel à travers le fils ; Enzo se punissait en s'abandonnant à sa perte. La sueur perlait sur son front, tombant sur le décolleté de Nina comme une pluie sur une terre assoiffée. Elle s'agrippait à ses épaules, le poussant à aller plus loin, jusqu'à ce que la douleur se confonde avec l'extase.

L'orgasme les faucha comme une faux dans les blés mûrs. Ce fut un spasme qui fit vibrer les fondations de la cave. Enzo s'effondra contre elle, le cœur battant la chamade. Le silence revint, plus lourd encore.

Il se redressa, l'esprit embrumé, mais Nina s'était déjà dégagée avec une fluidité cruelle. Elle ne dit rien, ramassa sa robe et se dirigea vers la demeure, l'invitant d'un regard à la suivre pour l'acte final.

Lorsqu'Enzo poussa la porte de la chambre de maître, il la trouva debout devant le grand miroir à l'ain de mercure. Elle n'était plus qu'une silhouette de nacre dans l'obscurité. Le reflet capturait son visage d'une pâleur de marbre. Elle ne se retourna pas, fixant le jeune homme à travers la glace.

— Regarde-toi, Enzo, dit-elle d'une voix qui n'était plus qu'un frisson. Tu es le dernier des Valombre. Et tu m'appartiens à cet instant précis. Plus que la terre, plus que le nom.

Il s'approcha, voyant leurs deux spectres s'unir dans le reflet trouble. Il n'y avait plus de désir, seulement l'amertume de la fin. Nina récupéra son sac de voyage sur la coiffeuse, ajusta sa parure avec une précision chirurgicale, et se tourna vers lui. Ses yeux étaient d'une clarté effrayante.

— Voilà, dit-elle simplement. Le domaine est à toi, Enzo. La lie est pour moi. Adieu, héritier de rien.

Elle quitta la pièce sans un regard en arrière. Enzo resta immobile, le corps encore vibrant, mais l'esprit déjà mort. Il entendit le claquement de ses talons sur le parquet, puis dans l'escalier, chaque pas enlevant une pierre à l'édifice de sa vie. Le grondement du moteur s'éloigna dans l'allée des platanes, laissant derrière lui une poussière qui mettrait des heures à retomber.

Il était seul.

Il s'approcha de la fenêtre. Au loin, le soleil s'était enfin couché, laissant place à un crépuscule d'encre. Les vignes s'étendaient à perte de vue, noires, puisant leur force

dans la mort des uns et la trahison des autres. Il était le maître de ce désert. Il porta ses doigts à ses lèvres et goûta le sel de la peau de Nina, mêlé à l'amertume du vin. Cette liberté avait le goût des cendres.

Valombre l'entourait, immense cadavre de pierre qu'il devait maintenant soit ressusciter, soit enterrer définitivement. En se relevant, il sentit le poids de chaque pierre peser sur ses épaules. Nina était partie, emportant avec elle sa haine et son désir, ne lui laissant que le silence suffocant des caves et la certitude que, quoi qu'il advienne désormais, il porterait à jamais la marque de cette nuit.

La victoire était totale, et pourtant, il n'avait jamais été aussi pauvre. Il sortit sur le perron, ébloui par la lumière déclinante d'une journée qui refusait de mourir. L'air était encore chaud, saturé de l'odeur des vignes indifférentes aux drames des hommes, puisant leur sève dans cette terre qui avait tout bu, et qui en redemandait encore. Il savait que le plus dur commençait : savourer le goût de la lie, jusqu'à ce que la terre redevienne fertile ou que le feu n'emporte tout à fait ce qu'il restait de son nom.

FIN

Merci d'avoir lu "Le Goût des Cendres"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)